

TETOUAN

—

DEUXIÈME PARTIE

HISTORIQUE (*Suite*)

CHAPITRE V¹

MARCHE DE L'ARMÉE ESPAGNOLE DE CEUTA AU MARTINE.

SOMMAIRE. — 1^o Commencement de l'offensive. — 2^o Le champ des opérations entre Ceuta et l'Oued Martine. — 3^o Combat de Castillejos. — 4^o Passage du Rio Manuel et du Monte Negrón. — 5^o L'armée à l'Oued Smir. — 6^o Combats de l'Oued Smir. — 7^o Passage du cap Negro. — 8^o Débarquement de la division Rios. Sa jonction avec l'armée. — 9^o La première période de la campagne du côté marocain².

1^o *Commencement de l'offensive.* — Vers la fin de décembre, l'armée se trouvait encore sous les murs de Ceuta. Cette longue station portait les Marocains à croire à son impuissance ; elle augmentait leur audace ; la maladie faisait des victimes ; le choléra sévissait. Si la situation se prolongeait, elle pouvait devenir menaçante³. De plus, l'opinion publique en Espagne commençait à s'imp-

1. V. *Archives marocaines*, vol. V, fasc. III, p. 311-430.

2. Pas plus que pour les chapitres précédents nous n'avons, en présentant le tableau des événements, indiqué les références à l'Atlas de la guerre, cet ouvrage fondamental permettant, par l'ordre avec lequel il est dressé, de retrouver de suite les passages correspondants.

3. Mordacq, *op. cit.*, p. 65.

tienter : les troupes elles-mêmes désiraient ardemment aller de l'avant. Mais les lenteurs dans leur transbordement d'abord, jusqu'à la mi-décembre, puis dans le transport du matériel, dans la seconde partie du mois, avaient nécessairement empêché toute offensive jusque-là.

A la fin du mois, l'escadre demeurait concentrée dans la baie d'Algésiras¹. Le service des transports venait seulement d'être organisé complètement ; une trentaine de bateaux appartenant aux lignes côtières de l'Espagne, aux entreprises de cabotage, avaient été nolisés par le gouvernement pour subvenir à l'insuffisance de sa marine. Mais, peut-être avait-on exagéré l'importance du matériel, par suite d'une conception insuffisamment nette du but que l'on se proposait. C'est ainsi que nous avons vu dans le chapitre précédent, que l'on embarquait le 30 décembre le parc de siège à Cadix. Et, dès cette époque, un journaliste écrivait : Il ne paraît pas destiné à Tétouan, il serait inutile en ce cas ; on suppose qu'il aurait une destination plus sérieuse².

Au même moment, on doutait encore de la véritable nature de l'expédition³ ; en effet, à peu près à la même date, le même journaliste disait encore : On estime qu'il

1. Germond de Lavigne, *op. cit.*, p. 64, et ailleurs p. 71 : Les renforts ont été réunis à Algésiras ; ils y attendent l'ordre d'embarquement. La légion basque va s'embarquer avec son armement provisoire dans les ports de la Cantabrie.

Dix navires de l'escadre de la Havane ont reçu l'ordre de rejoindre la flotte d'Europe, comme renforts. (Écrit en janvier 1860.)

2. On parle de forces navales à réunir dans la baie d'Algésiras « pour s'emparer de Tanger ». L'attaque de cette place n'a donc pas été rayée du plan d'opérations de l'armée espagnole, et ce serait seulement les éléments contraires et non une influence politique qui l'auraient ajournée. C'est une diversion utile pour faciliter les opérations sur Tétouan, ajoute l'auteur, G. de Lavigne, p. 75. (Écrit en janvier 1860.)

3. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 65.

faut 10 000 hommes pour garder le Serrallo; 3 à 4 000 pour garder les munitions, bagages, etc., autour de Ceuta, qu'il ne restera plus que 20 000 hommes à O'Donnell pour engager l'offensive. Aussi mobilise-t-on deux bataillons de milices pour venir garder Ceuta, et l'on choisit dans les corps 8 à 10 000 hommes pour aller compléter les effectifs affaiblis¹.

Mais enfin, avec la nouvelle année dont l'heure allait sonner, le maréchal se croyait en mesure de donner le signal de l'offensive. A Ceuta, les magasins étaient remplis de provisions et de munitions; les travaux de la route de Tétouan étaient poussés assez loin pour qu'on pût donner l'ordre de mise en route. D'autre part, après une si longue période de pluies, on espérait pouvoir compter sur du beau temps. Celui-ci était d'autant plus nécessaire que, du rivage, la flotte devait appuyer les opérations des troupes et les ravitailler en vivres et en munitions. Il ne fallait plus compter, en effet, communiquer avec le Préside dès qu'on s'en serait éloigné de quelques heures seulement, ni s'attendre à en recevoir la moindre assistance².

2° *Le champ des opérations entre Ceuta et le Martine*³. — La nature de la contrée que l'armée allait avoir à traverser pour gagner l'embouchure de l'Oued Tétouan, faisait craindre de grandes difficultés.

En effet, de Ceuta jusqu'à la vallée de ce fleuve, les montagnes qui courent du Nord au Sud, des abords de l'une à l'autre ville (le massif de l'Anjera), laissent seulement de leur pied à la mer une zone étroite et en grande partie sablonneuse, une sorte de plaine côtière en maint endroit marécageuse. Les collines qui réunissent au massif

1. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 54.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 281.

3. Cf. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 18 et q. seq.

principal la petite montagne du *cap Negro* séparent nettement cette plaine, toute en longueur, de celle de l'Oued Tétouan, la fermant au Sud d'une façon complète. Partout ailleurs, de Tétouan à Ceuta, un massif montagneux, rocheux, difficile, et dont la topographie était alors totalement inconnue aux Espagnols¹.

C'est par conséquent tout près du rivage de la mer que serpente la seule route, ou mieux la seule piste conduisant d'une ville à l'autre (car il n'y a pas de routes en ce pays sauvage). Jusqu'au village dit *El-Mediq*², au pied des hauteurs du cap Negro, le chemin se déroule sur la plage même. Le terrain y est absolument plat ; cependant il offre deux passages difficiles à la marche d'une armée : les *lagunes de l'Oued Manuel* et les *marais de l'Oued Smir*³. Le long des premières, la route emprunte une étroite langue de terre qui sépare, en temps calme, les eaux dormantes et marécageuses des vagues de la mer ; fort heureusement, les sables mouillés par le flot offrent assez de résistance pour que hommes, chevaux et même bêtes de somme chargées puissent s'y aventurer sans courir le risque d'enfoncer.

Le passage de l'Oued Smir est, par contre, plus difficile, car il doit se faire en plein marécage avec une profondeur d'eau qui peut devenir gênante par la marée haute⁴, les grosses mers, et les crues consécutives aux pluies.

1. Pendant la guerre ils levèrent le plan du pays traversé. L'Atlas de la guerre le donne par parties, au $\frac{1}{50\,000}$ et au $\frac{1}{20\,000}$. C'est d'après cet atlas que nous avons établi tous nos croquis, topographiques et autres.

2. المضيقي, de la racine ضيق (*Diq*), c'est-à-dire l'endroit resserré, le défilé.

3. On trouve aussi écrit *Rio* (ou *Oued*) *Mmanuel* et *Oued Asmir*.

4. La marée, déjà plus sensible dans le détroit, ne peut atteindre qu'un maximum de 0^m,40 à 0^m,50 à l'embouchure de l'Oued Smir.

Au delà de El-Mediq, le terrain s'élève, le sol se raffermît, mais la route demeure dominée à droite et à gauche par les hauteurs du cap Negro et par un rameau détaché des montagnes de l'Anjera.

On doit considérer, en outre, que, au temps des grosses pluies, toutes les parties basses des plaines sont à peu près inondées ou tout au moins que le sol y est détrempé complètement, transformé en une boue grasse qui rend la marche des plus pénibles.

Si la route, exception faite des quelques endroits signalés plus haut, n'offre pas de difficultés sérieuses, en temps ordinaire, pour les voyageurs — sauf à la traversée de l'Oued Smir¹ — il n'en est plus de même pour une armée en marche observée par l'ennemi. Non seulement la distance qui, d'une façon générale, sépare le pied des montagnes de la mer, est très faible, mais, en outre, un certain nombre d'éperons montagneux s'avancant vers le rivage viennent çà et là rétrécir encore son étendue. De même que les premières hauteurs de la grande chaîne, leurs flancs sont assez facilement accessibles et là ne réside pas la difficulté. Mais ils partagent la plaine en un certain nombre de compartiments, en quelque sorte séparés les uns des autres par de grands rideaux rocheux, comme celui du *Monte Verde* ou *Monte Negron*, par exemple ; au fond de ces compartiments viennent déboucher des ravins étroits, des vallées profondes très propres à cacher de grandes masses d'hommes sans en rien déceler. Les pentes des montagnes se dessinent brusquement en général, en général aussi couvertes de broussailles. C'était évidemment,

Mais c'est assez, surtout par le mauvais temps, pour rendre gênant le passage dans les endroits où l'eau peut atteindre déjà une certaine profondeur.

1. En été, le passage est facile un peu à l'amont de l'embouchure. L'Oued Smir n'a que fort peu d'eau. En hiver il n'en est pas de même par les temps de pluie.

avec les alentours immédiats de Ceuta, le pays idéal pour les Marocains, le terrain le mieux adapté qu'il fût possible de rêver à leur manière de combattre.

On trouvera, dans la suite, la mention d'un certain nombre de noms de lieux qui jouèrent un rôle dans les opérations et dont il nous semble utile d'indiquer dès maintenant les positions relatives. Outre ceux de *Monte Negron* (ou *Monte Verde*), de *cap Negro*, d'*El-Mediq*, que nous avons déjà mentionnés, ainsi que ceux de deux cours d'eau, l'*Oued Manuel* et l'*Oued Smir*, nous indiquerons encore :

Castillejos, à 6 kilomètres environ de Ceuta, à 500 mètres environ de la mer (ruines d'un château fort (?) au pied des montagnes).

La Casa del Morabito, en arabe *Djèma Barbach*, tombe d'un santon, vis-à-vis les ruines de *Castillejos*, mais de l'autre côté du *Rio Castillejos*, par rapport à ces ruines, et au pied des hauteurs¹.

Hauteurs de la *Condesa*, petites ondulations courant entre la mer et les lagunes de l'*Oued Manuel*, au Nord de celles-ci.

Enfin, nous donnerons dans la suite, sur la topographie des lieux, les explications complémentaires indispensables pour la pleine intelligence des faits, au moment où le besoin s'en fera sentir.

La physionomie de plusieurs des noms géographiques de cette région, comme ceux de *los Castillejos*, la *Condesa*, et même ceux de *Rio Martine*, *Rio Manuel*, qui n'ont rien d'arabe, sont dus évidemment aux anciens maîtres du pays, aux Européens des colonies portugaises ou espagnoles du xvi^e et du xvii^e siècles².

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 78. — Schlagintweit, *op. cit.*, p. 282.

2. Cf. Yriarte, *op. cit.*, p. 78. — G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 97. — Schlagintweit, *op. cit.*, p. 282.

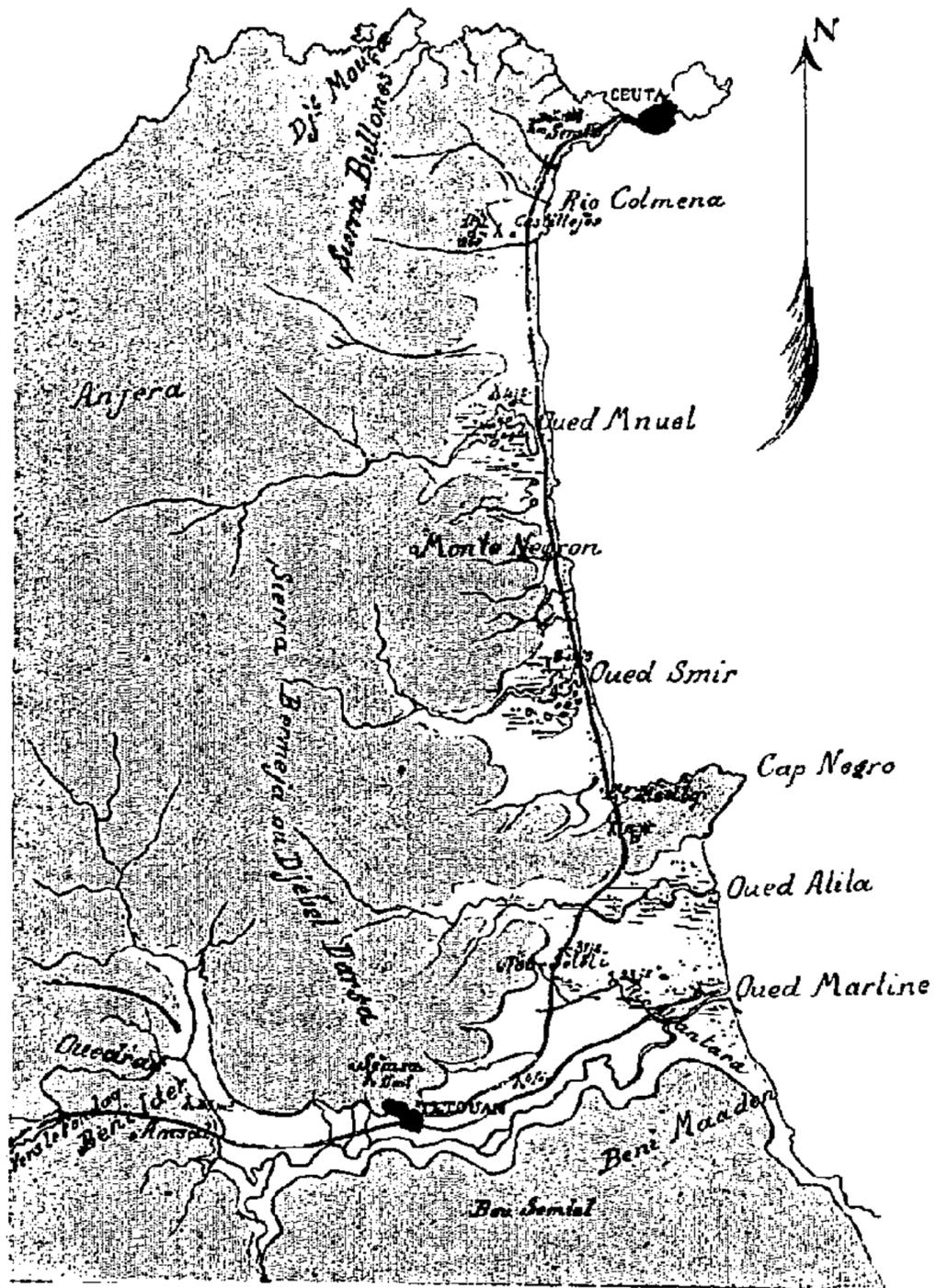


Fig. 1. — Croquis d'ensemble du théâtre de la guerre hispano-marocaine (1859-1860). — Échelle: 1/400 000.

N. B. : La partie teintée représente la région montagneuse et celle des collines.

3^o *Combat de Castillejos* (1^{er} janvier 1860)'. — Tandis

1. Les noms des accidents topographiques et géographiques du théâtre de la guerre ont été généralement défigurés par les auteurs de façon à les rendre presque méconnaissables. Il en a été de même de quantité de noms de personnes. Il faut tenir compte, en effet, que les noms arabes ont été transcrits par les Espagnols dans leur langue de la façon la plus conforme aux règles de la prononciation de celle-ci. Quand, par exemple, ils écrivent *Jetib* pour représenter l'arabe **خطيب** (*Khetib* ou *Kretib* en essayant de figurer en français la prononciation), ils sont parfaitement logiques. Mais lorsqu'un français, comme Yriarte, transporte cette orthographe dans sa langue maternelle, il a tort ; car il fausse complètement la prononciation du mot, puisque le *j* français n'est nullement l'équivalent de la *j* espagnole. Et de même les auteurs allemands, qui savaient probablement très mal l'espagnol, ont tort de transcrire par *sch* la *j* employée par les Espagnols pour représenter le **خ** arabe. Ce faisant, ils semblent annoncer qu'ils considèrent la *j* espagnole comme l'équivalent du *j* français, ce qui, encore une fois, est complètement erroné.

Dans certaines transcriptions espagnoles de mots arabes on trouve aussi la *j* employée pour représenter le **ح** (H) arabe et même quelquefois le **ق** (Q, K'). C'est un abus manifeste dans le second cas. Dans le premier on pourrait préférer l'emploi du *g* espagnol dont le son, un peu plus doux, est plus voisin de celui de la lettre arabe.

Enfin certains auteurs français ont encore torturé à nouveau l'orthographe des mots transcrits de l'arabe en espagnol pour les faire passer en français, s'ingéniant, tout à fait hors de propos, à représenter par ce qu'ils considéraient comme une orthographe plus simple, la prononciation, mal comprise par eux, du mot en espagnol, faute de connaître la véritable.

Cependant, comme beaucoup de ces déformations ont fini par être admises, nous avons cru préférable d'en laisser subsister quelques-unes, nous bornant à donner en regard la véritable orthographe du mot arabe lorsqu'il y avait lieu.

Voici quelques exemples choisis pour résumer les observations précédentes.

Oued Jelu (esp.), *Wad-el-Chelu* (alle.). C'est l'arabe **واد حلو** (*Oued Halou*), rivière aux eaux douces.

que le 1^{er} corps demeurait au Serrallo pour couvrir le camp retranché, ainsi que Ceuta, le plan du maréchal portait que toutes les autres troupes devaient se mettre en route le 1^{er} janvier 1860.

A 6 heures du matin, *Prim*, avec la division de réserve formant l'avant-garde, partait dans la direction de Castillejos.

Il avait mission d'occuper la zone des hauteurs qui dominant à droite la route de Tétouan pour maintenir le passage libre du côté de la mer et permettre ainsi le passage de l'armée.

Deux escadrons des hussards de *Princesa* et deux batteries de montagne avaient été détachés pour l'accompagner.

Le maréchal *O'Donnell* suivait l'avant-garde avec le quartier général. Puis venait le gros de l'armée, formé par le II^e corps avec le général *Zabala*, et pour couvrir la marche, en arrière-garde, la 1^{re} brigade de la 2^e division du II^e corps. Le III^e corps, avec *Ros de Olano*, devait suivre au premier signal.

Bullones (esp.) qui ne reproduit pas trop mal (à condition de ne pas prononcer à la française) l'arabe أبو اليونس ou ابو اليونش (*Bel-Younes* ou *Bel-Younech*).

Mais voici qui est moins heureux :

Jubel del San pour *Jebel Darsa* (جبل درسة) (*Jerónimo Becker*, *op. cit.*, p. 65-66), etc., etc.

Quant à *Gualdaras* ou *Gualdras*, il va sans dire que c'est le français *Ouedr'as*, l'arabe ودغاس. On sait en effet que les Espagnols transcrivent généralement par un *gu* initial les mots arabes commençant par un و suivi d'un son-voyelle (comme *Guadalquivir*, exemple très connu pour *El-Oued El-Kebir* (الواد الكبير)).

Les auteurs arabes comme *Es-Selaoui* ont aussi, de leur côté, défiguré les noms espagnols. Ainsi *O'Donnell* s'appelle *Aradnil* dans l'*Istiqâ*.

De la mer. le capitaine de frégate *Miguel Lobo* devait appuyer la marche de l'armée avec les vapeurs *Piles* et *Panhope*, la goélette à voiles *Céres*, la felouque *Veloz* et 4 canonnières.

L'artillerie de campagne et l'artillerie à cheval avaient reçu l'ordre d'abandonner leur campement pour prendre position entre les deux divisions du III^e corps.

Comme on prévoyait que la journée ne se passerait pas sans incident, il était arrêté que l'on camperait le soir dans la plaine de Castillejos qui formerait ainsi la première étape de la marche en avant ¹.

Au début de la journée, quand Prim se mit en marche, le général Echagüe envoya quelques détachements de son corps (I^{er}) aux alentours des hauteurs de la *Casa del Renegado* pour s'éclairer et pour surveiller un groupe de Marocains qui venait de s'y montrer.

En même temps, Prim commençait son mouvement, se hâtant pour prendre les positions les plus favorables. Il était à peu près 8 heures ; mais il était déjà trop tard. Les hauteurs sur lesquelles les troupes avaient mission de s'établir venaient d'être occupées par les Marocains. En conséquence il donna l'ordre au premier bataillon de *Príncipe* et aux chasseurs *Vergara* de les déloger ; ce mouvement devait être appuyé par le feu de l'escadre. En même temps, quelques compagnies du bataillon de *Cuenca* et une compagnie de Pénitenciers s'établirent plus à droite, derrière quelques rochers, d'où elles inquiétèrent l'ennemi à tel point qu'elles l'obligèrent à une prompte retraite.

Les Marocains, qui avaient leur camp dans la plaine de Castillejos à environ 300 mètres de la mer, se retirèrent alors autour de la *Casa del Morabito*, et leur nombre

1. Yriarte, p. 36 et q. seq. — Schlagintweit, *op. cit.*, p. 282. — Alarcon, I, p. 125 et q. seq.

parut s'y accroître rapidement. Le maréchal donna l'ordre d'attaquer ces positions. En les occupant, son but était toujours d'appuyer de ce côté la droite de son armée qui marchait entre elles et le rivage.

Il prescrivit donc au général *Serrano* de s'établir avec sa brigade (II-2-a) et une batterie de montagne derrière les compagnies de *Cuenca* et des Pénitenciers, pour de là menacer la gauche de l'ennemi, tandis que les bataillons *Príncipe* et *Vergara*, soutenus par *Luchana*, attaqueraient de front la position. En réserve de première ligne, devaient suivre les bataillons d'artillerie et du génie. La flottille pouvait encore appuyer ce mouvement en battant de ses projectiles la *Casa*, ainsi que toute une partie de la plaine.

Elle ouvrit en effet le feu en même temps que s'exécutait la charge à la baïonnette de *Príncipe* et de *Vergara*, et de plus, un détachement de fusiliers marins vint atterrir pour prendre part au combat, aux acclamations de l'armée. L'ennemi, cédant à l'impétuosité de l'attaque, évacua la position, en dessinant un mouvement de retraite. Les deux escadrons de hussards chargèrent alors pour dissiper les groupes de Marocains qui menaçaient de se reformer dans la plaine.

Ces premiers succès des Espagnols n'étaient pas suffisants, cependant, pour les débarrasser de l'ennemi. Celui-ci avait cédé, suivant son habitude, à des forces supérieures, attendant seulement une occasion favorable pour reprendre son attaque. Pendant que des fantassins lui arrivaient en renfort et descendaient en foule les pentes de la montagne qui domine la *Casa del Morabito*, dans l'intention de se mêler au combat et de reprendre les positions qui leur avaient été enlevées, la cavalerie marocaine entra dans la plaine par la gorge de l'Oued Castillejos.

Deux contre-attaques eurent lieu de la part des Espagnols. En premier lieu, les escadrons de hussards chargèrent la cavalerie qui se dispersa devant eux. Mais, contrairement

à toutes les règles de la prudence, ils se laissèrent emporter par leur bravoure folle et par leur imprudente témérité. Poursuivant les cavaliers maures qui fuyaient intentionnellement devant eux, ils pénétrèrent dans la gorge et vinrent se heurter à un campement ennemi dont ils ne soupçonnaient pas l'existence. Leur soudaine apparition produisit une incroyable panique parmi ceux qui le gardaient. Mais les hussards étaient tombés dans le piège que leur avait tendu l'ennemi ; celui-ci avait pratiqué à l'entrée de son camp trois fossés recouverts d'herbes et de branchages qui les dissimulaient. Emportés par leur élan, et poussés par les rangs suivants, les cavaliers de la première ligne, toute une section de trente hommes, y disparurent en entier. La deuxième section put éviter l'obstacle ; se jetant tête baissée sur le camp, sabrant et combattant corps à corps, les cavaliers pénétrèrent au milieu des tentes et s'emparèrent d'une foule d'objets. Le brigadier *Pedro Mur* s'empara d'un étendard après avoir tué celui qui le tenait.

Mais l'ennemi revint bien vite de sa surprise. Pendant que ses fantassins, espacés sur les flancs du défilé, cachés dans les broussailles, fusillaient les cavaliers espagnols presque à bout portant, d'autres continuaient à descendre en foule immense pour reprendre le camp. La retraite était excessivement difficile pour les hussards qu'aucune force d'infanterie n'appuyait. C'était cependant la seule chose à faire s'ils ne voulaient périr tous jusqu'au dernier dans ce coupe-gorge. Ils montrèrent vraiment dans cette occasion une énergie extrême et se débattirent avec une furie incroyable. Des épisodes pathétiques se produisirent.

Au moment où le désordre était à son comble, le capitaine *Valledor*, désarçonné, fut frappé d'un coup de poignard. Fort heureusement pour lui, avant de le mettre à mort, ceux qui l'avaient blessé se disputèrent pour savoir lequel d'entre eux aurait ses dépouilles. Un groupe de hussards survint à propos, sabra le groupe, enleva le blessé et

le sauva. Mais non loin de là un officier tomba ; les Marocains se précipitèrent sur lui ; en un clin d'œil ils lui coupèrent la tête.

Cependant, après d'incroyables efforts, la cavalerie espagnole réussit à se dégager, grâce à la vitesse et à l'endurance de ses chevaux. Echappée de la gorge, elle se reforma dans la plaine. Elle avait perdu 8 hommes restés sur le champ de bataille ; les deux commandants, *Juan de Aldama* et le *Marquis de Fuente Pelaya*, étaient blessés ; deux officiers étaient tués. Quatre seulement étaient sains et saufs.

Pendant que les hussards, dépassant ainsi leurs instructions, après avoir dégagé la plaine se jetaient dans le guépier dont ils avaient tant de peine à sortir, le général Prim de son côté avait fort à faire pour tenir tête à l'ennemi qui s'était reformé sur les hauteurs dominant la *Casa*, et qui se montrait d'autant plus audacieux, d'autant plus menaçant, qu'il se savait parfaitement protégé sur ses derrières. Les hauteurs dont il s'agit étaient précisément celles qui séparaient la *Casa* de la gorge où la cavalerie espagnole venait de pénétrer. Il était indispensable de les débarrasser des Marocains.

Prim reçut l'ordre de le faire. Il forma sa première ligne d'attaque avec les bataillons *Vergara*, *Príncipe*, *Luchana* et *Cuenca*, se faisant suivre comme réserve et comme soutien par l'artillerie et le génie de son corps.

En même temps, O'Donnell donna l'ordre au général *Garcia*, chef de l'état-major général, d'exécuter une attaque contre le camp marocain. Avant qu'il n'eût dessiné son mouvement, *Príncipe* avait occupé les hauteurs les plus voisines de son point de départ ; mais l'ennemi, croyant cette manœuvre dirigée contre le camp de la gorge, d'autre part enhardi par l'arrivée de nouveaux contingents et par le succès de sa ruse contre les hussards, combattait avec une obstination héroïque et surprenante. Vers 3 heures de l'après-midi, il put même prendre à son tour l'offensive : il

se montra de suite très pressant. Bien que soutenues par les forces qui les suivaient, celles que Prim commandait en personne se trouvaient en grand péril : *Príncipe* notamment demeurait isolé sur une hauteur sans qu'il fût possible de le secourir. Il ne pouvait battre en retraite ; personne ne pouvait arriver jusqu'à lui.

Cette période du combat fut, avec la charge des hussards *Princesa*, l'une des plus émouvantes du combat. Elle est un peu trop brièvement racontée par Schlagintweit. Mais d'autres témoins nous en ont conservé le souvenir précis.

Prim avait déjà perdu beaucoup de monde ; ses troupes, fatiguées par les efforts qu'elles répétaient depuis les premières heures de la journée, sans avoir pris ni repos, ni nourriture, ne pouvaient plus résister à la furie des Marocains dont les forces étaient renouvelées constamment par des renforts tout frais. De son côté *Príncipe* ne parvenait pas à se dégager. Ne sachant plus d'où tirer des ressources, perdant un peu la tête, vraisemblablement, Prim s'adressa aux artilleurs et leur ordonna de se déployer en ordre dispersé pour soutenir le choc de l'ennemi pendant que son infanterie reprendrait haleine. Les artilleurs s'avancèrent donc, conduits par leur colonel *Berroeta*, dans une formation si nouvelle pour eux ; mais, accueillis par un feu des plus vifs, ils furent obligés de se replier, reprenant instinctivement l'ordre groupé auquel leur instruction les avait seule préparés et perdant ainsi beaucoup de monde.

Le maréchal O'Donnell s'était heureusement aperçu du danger qui menaçait sa division de réserve ; il détacha du deuxième corps deux bataillons de *Córdoba* (A-b.) sous les ordres du brigadier *Ángulo*. A l'arrivée de ce renfort inattendu, Prim se plaça lui-même à sa tête, et, faisant mettre bas les sacs, il chargea vigoureusement pour tenter de dégager *Príncipe*, sur lequel l'ennemi descendait en avalanche, mais qui trois fois l'avait obligé à reculer. Mais



Fig. 2. — Plaine de Castillejos .

Prim aussi dut céder au nombre; *Córdoba* épuisé fut obligé de reculer après avoir chargé. Déjà les bataillons avaient déposé leurs sacs, pressés par les Marocains. Alors « Prim haletant, brisé de fatigue, hurlant de douleur, saute sur le drapeau du régiment, et se mettant à la tête des soldats, il leur crie que, puisqu'ils ont abandonné leurs sacs, il va porter le drapeau de l'Espagne à l'ennemi et mourir ; et, se tournant vers le régiment :

« Permettez-vous que le drapeau espagnol tombe aux mains des Maures ? Laissez-vous mourir tout seul votre général ? » Son cornette à côté de lui, entouré de quatorze hommes, il pique des deux en criant : « En avant, les enfants ! » Sept hommes de cette petite escorte tombent et la bannière s'agite toujours sur la tête du général; *Córdoba* s'élance derrière lui, une mêlée furieuse s'engage; le son du clairon qui sonne l'attaque domine les cris des mourants ; les officiers d'ordonnance du général sont blessés à ses côtés et toujours la bannière espagnole s'agite au milieu d'un tourbillon de feu et de fumée. Les cadavres espagnols s'entassent sur ceux des ennemis ¹. »

La rapide intervention du général Zabala sauva seule les troupes de Prim et décida de l'issue de la bataille ². « *Leon, Arapiles, Saboya et Simancas*, viennent soutenir ces braves qui seraient incapables de tenir un instant de plus ; mais pour arriver jusque-là, le comte de Paredes a dû traverser de terribles positions où les Maures se sont embusqués. Deux fois déjà il a chargé à la tête de son état-major, sentant bien que le général Prim a fait un effort surhumain et qu'il faut à tout prix arriver jusqu'à lui. Il était temps qu'il amenât ses forces. Il aida le général à se fortifier dans la dernière position d'où il venait de déloger l'ennemi ³. »

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 40-41.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 285.

3. Yriarte, *op. cit.*, p. 43.

Pendant que ces faits se déroulaient, le mouvement que nous avons vu prescrire au général Garcia contre le camp ennemi avait été contremandé, puisque ce général était obligé de céder deux de ses bataillons au général Zabala. Il se servit de ce qui lui restait pour porter, sur le flanc gauche de l'adversaire, un coup décisif qui contribua beaucoup au gain de la journée.

Les Marocains se retirèrent enfin, lentement, continuant, comme d'habitude, à tirer de loin sur les troupes des coups de fusil isolés ; mais ils avaient été obligés d'abandonner leurs morts sur les hauteurs si chaudement disputées qui dominant la *Casa del Morabito*.

« Le maréchal O'Donnell a jusqu'au dernier moment dirigé l'action avec un sang-froid qui ne l'a abandonné que lorsqu'il s'aperçut que les bataillons engagés sur les hauteurs faiblissaient. On le vit alors s'élançer dans cette direction sans avertir son état-major, criant à tue-tête : « A la baïonnette ! à eux ! à eux ! qu'on les soutienne ! » Un bataillon passait par là, il l'entraîna avec lui ; mais à peine au pied de la hauteur, le général Prim vint lui dire que tout était fini, et que son devoir était de diriger l'action et non de s'exposer ainsi¹. »

Les troupes demeurèrent sur leurs positions jusqu'à ce que le génie eût élevé une fortification légère et provisoire qui servit de campement au corps de Prim. Les autres corps campèrent sur les emplacements mêmes qu'ils occupaient.

Le général Prim reçut, à cause de la bravoure dont il avait fait preuve dans l'action d'une façon si heureuse par son résultat, mais si téméraire, le titre et le rang de *Marqués de los Castillejos*.

Ce combat fut l'un des plus importants de la campagne.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 44.

Cependant les Espagnols ne firent que 5 prisonniers. Ils avaient perdu 7 officiers et 63 hommes tués ; 68 officiers, parmi lesquels le colonel de *Príncipe*, *Cándido Pieltain*, et 481 hommes blessés. Le colonel de l'artillerie, *Francisco Berroeta*, désespéré de l'échec de ses hommes, s'était fait sauter la cervelle en rentrant dans sa tente ; et le général *Zabala*, après être resté 10 heures en selle et avoir payé de sa personne jusqu'à l'imprudencé, fut atteint en descendant de cheval d'une attaque de paralysie foudroyante et emporté dans les bras de ses aides de camp, le *comte de Corres* et le *duc d'Ahumada*. C'était peut-être la conséquence de l'humidité pénétrante, des pluies torrentielles dont l'armée avait eu à souffrir, peut-être aussi celle d'anciennes campagnes¹.

Les rapports espagnols évaluent à 20 000 hommes le chiffre de l'ennemi ; les sources marocaines nous permettent seulement de savoir, dit *Schlagintweit*², que *Moulay 'Abbâs* en personne avait conduit l'action du côté des Marocains ; cependant, plus tard, un prisonnier fait dans la bataille, dit à *Yriarte* que *Moulay 'Abbâs* n'avait pas encore paru sur les champs de bataille³.

Les Marocains levèrent le camp pendant la nuit. Le lendemain matin, on pouvait voir encore les sentiers et les défilés des montagnes sillonnés de files de mules et de chameaux qui emportaient les tentes et les blessés.

Le 2 et le 3 janvier, les campements furent installés de façon moins sommaire et complétés par quelques retranchements ; une grande reconnaissance eut lieu et les préparatifs furent faits pour la marche en avant⁴.

1. *Yriarte, op. cit.*, p. 47. — *Alarcon, op. cit.*, I, p. 149.

2. *Op. cit.*, p. 286.

3. *Yriarte, op. cit.*, p. 49.

4. *Schlagintweit, op. cit.*, p. 286.

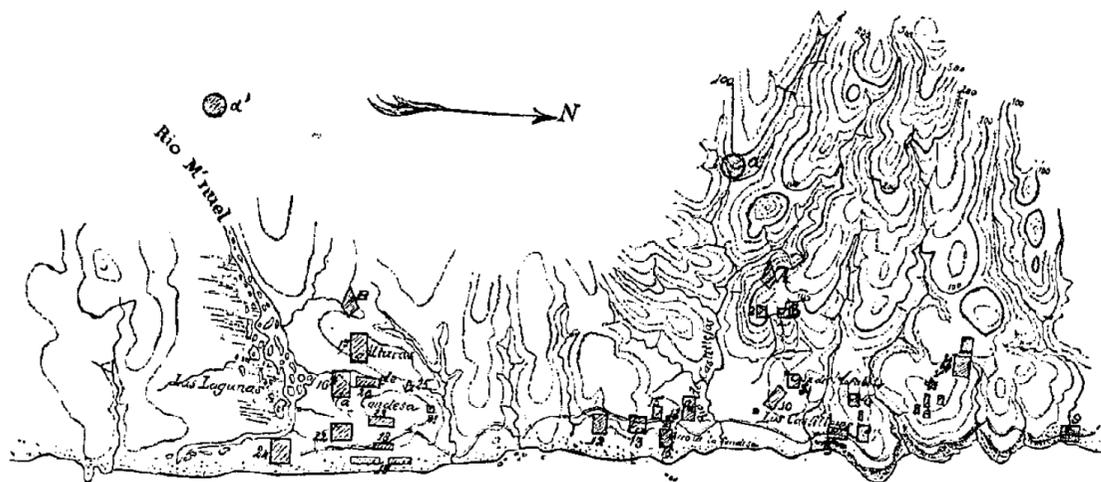


Fig. 3. — Castillejos. — Échelle 1/100 000.

- A. Combat du 1^{er} janvier 1860 (Castillejos). — B. Combat du 4 janvier 1860. — α. Camp marocain à la bataille de Castillejos. — α'. Camp marocain à l'action du 4 janvier.
1. Quartier général de Castillejos (1^{er} janvier). — 2, 3. Réserve du 1^{er} au 4 janvier. — 4-6. II^e corps du 1^{er} au 4 janvier. — 7, 8. Artillerie du 1^{er} au 4 janvier. — 9. Artillerie du 1^{er} au 2 janvier. — 10. Cavalerie du 2 au 3 janvier. — 11. Quartier général du 2 au 3 janvier. — 12, 13. III^e corps du 2 au 3 janvier. — 14, 15. Artillerie du 2 au 3 janvier. — 16. Réserve au 4 janvier. — 16'. II^e corps du 4 au 5 janvier. — 17. III^e corps du 4 au 5 janvier. — 18. Cavalerie du 4 au 5 janvier. — 19, 20, 21. Artillerie. — 22. Réserve le 5 janvier. — 23. Cavalerie. — 24. Réserve le 6 janvier. — 25. Quartier général du 4-5 janvier.

Le 3, d'après les données officielles, cessa complètement par terre toute liaison avec le corps de Echagüe, bien que la distance qui sépare le Rio de Castillejos de la redoute *Príncipe* fût seulement de 3 600 mètres environ. Preuve que l'établissement des Espagnols en ce lieu était encore bien précaire, et que leur victoire n'avait pas un grand effet utile¹.

4° *Passage du Rio Manuel et du Monte Negron* (4-6 janvier 1860)². — Le matin du 4 janvier, l'armée quitta ses positions pour continuer sa marche en avant.

Le pays qu'elle allait parcourir s'étendait des ruines de Castillejos aux dernières ramifications du Monte Negron, en longeant la côte. C'est ce jour-là qu'il fallait, à 5 ou 6 kilomètres au Sud du Rio Castillejos, après avoir marché constamment jusque-là dans une plaine sablonneuse bordant la mer, passer entre celle-ci et les lagunes de l'Oued Manuel. Au delà, vers le Sud et le Sud-Ouest, commençaient en pente douce les premières ondulations montagneuses fermant l'étroite et longue plaine, en se rattachant d'une part au Monte Negron, de l'autre à la grande chaîne de l'Anjera.

Après les lagunes on ignorait exactement la nature de l'obstacle présenté par le Monte Negron, qui, de loin, a l'air de venir tremper ses pieds dans les flots. Mais on reconnut bientôt qu'une étroite languette de sable l'en sépare au contraire, régissant à sa base, du Rio Manuel à l'Oued Smir, sur près de 10 kilomètres de long, très étroite, coupée de quelques ruisseaux, mais suffisante pour faire commu-

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 286. Cet auteur dit 360 mètres, par suite d'une erreur d'impression sans doute. Les cartes de l'Atlas de la guerre rétablissent la vérité.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 287 et q. seq. — Alarcon, I, p. 159 et q. seq.

niquer les deux parties de la plaine comprises en deçà et en delà. En outre des collines peu élevées s'étendent au bas de la montagne même, en pente assez douce, jusqu'à deux kilomètres du rivage environ. Mais comme elles étaient couvertes de broussailles, on croyait peu prudent de s'y aventurer, et surtout d'y traîner les bagages et l'artillerie¹. C'était évidemment une des parties de la route les plus dangereuses ; car, des croupes de la montagne, couvertes de broussailles, parsemées de rochers, les Marocains pouvaient fusiller l'armée sans se découvrir et la mettre en très mauvaise posture, sans se compromettre eux-mêmes.

En raison de ces circonstances, les dispositions de combat avaient été prises d'avance et l'armée s'avancait dans l'ordre suivant :

Un corps d'armée, l'artillerie de campagne, l'artillerie à cheval, la cavalerie longeant la côte ; un autre corps, avec l'artillerie de montagne, couvrait la marche sur le flanc droit, marchant par brigades en colonnes de bataillons. Il est d'ailleurs impossible de savoir de quels corps il s'agit dans l'espèce, puisque Schlagintweit les appelle l'un et l'autre II^e corps, par confusion ou par faute d'impression. Un escadron (*Albuera*) et deux compagnies dispersées en tirailleurs marchaient en flanqueurs à droite. La division de réserve fermait la marche en arrière-garde.

L'armée parvint sans être inquiétée jusqu'aux lagunes de l'Oued Manuel ; elle établit son camp sur la rive gauche, tout contre le rivage, sur de légères ondulations appelées par les Espagnols les hauteurs de la Comtesse, *Alluras de la Condesa* ; dans l'Ouest, on apercevait les tentes des Maro-

1. On doit tenir compte, pour apprécier l'idée que se faisaient les Espagnols des difficultés du passage, en se les exagérant, de leur ignorance à peu près complète du terrain, à cette époque. Ils ne pouvaient juger des choses que de loin, et l'on sait combien la perspective peut les fausser.

cains, à 1200 mètres environ de la mer. A la droite du camp espagnol se creusait une dépression couverte de broussailles qui s'étendait fort loin de ce côté; quelques troupes l'occupèrent pour couvrir le camp de côté et prévenir une surprise que l'épaisseur de la brousse eût rendue facile¹.

Jusque vers midi, on entendit seulement retentir quelques coups de fusil sur la ligne des avant-postes; mais vers trois heures, on aperçut une grande masse de Marocains (environ 2000) partie à pied, partie à cheval, qui se montraient sur de petites hauteurs, sur la droite et en deçà de la rivière. Une batterie fut mise en position: par son tir elle arrêta l'élan de l'ennemi; les grenades surtout portaient le trouble dans les rangs des cavaliers très nombreux. La chaîne de tirailleurs en profita pour exécuter une charge à la baïonnette, soutenue par la réserve. Cette charge suffit à repousser l'ennemi; la nuit se passa sur l'emplacement occupé sans incident.

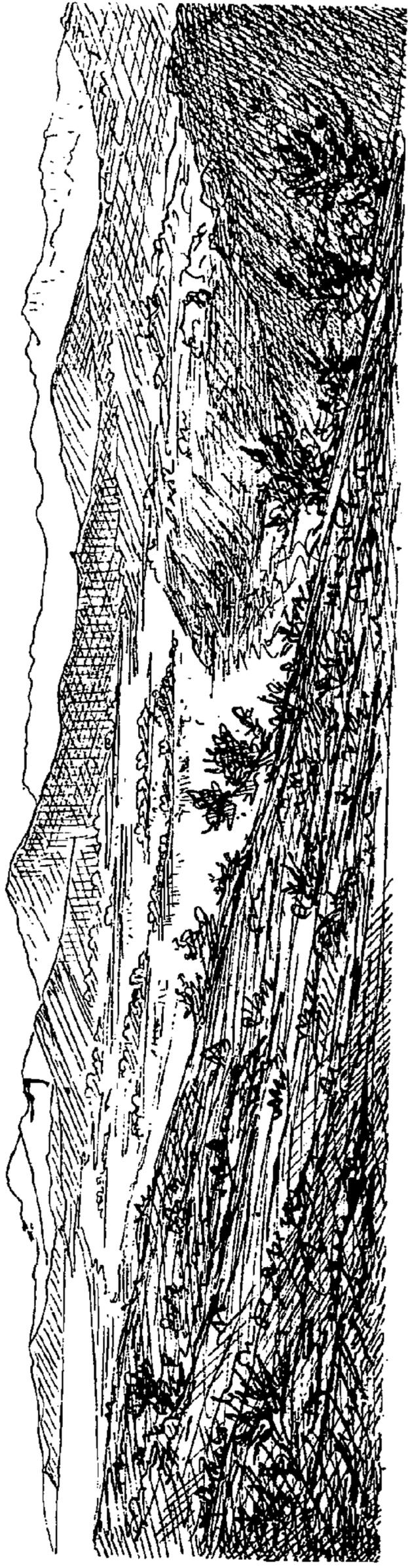
Pendant que l'affaire ci-dessus rapportée avait lieu, le général Garcia, avec quelques troupes, faisait une reconnaissance le long de la côte. Il eut à tirer seulement quelques coups de fusil et revint rapportant la conviction que le passage serait beaucoup plus facile qu'on ne l'avait supposé tout d'abord.

Les Espagnols avaient eu dans cette journée 5 hommes tués et 19 blessés.

Le 5 janvier, les troupes demeurèrent dans leurs positions, sauf la réserve qui se porta un peu plus en avant. Le général *Zabala* fut évacué sur Ceuta et le général *José de Orozco* fut nommé intérimaire en son lieu et place².

1. C'était l'un des points sur lesquels s'était spécialement fixée l'attention des généraux espagnols, l'un des passages qu'ils semblaient redouter le plus. Cf. Alarcon, *Diario*, I, p. 160.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 288.



Cap Negro.

Monte Negron.
Les lagunes.

Fig. 4. — Lagunes du Rio Manuel.

Le 6 janvier, la marche en avant fut reprise. D'abord le génie fut obligé de pratiquer en maint endroit de légers ouvrages dans les lagunes pour permettre aux troupes d'accéder plus facilement à la barre de sable qui, par temps calme, les sépare de la mer¹.

Le général Garcia devait couvrir cette marche pénible et qui pouvait d'un moment à l'autre devenir dangereuse, tandis que le général Ros de Olano occuperait l'ennemi par une fausse attaque jusqu'à ce que l'armée fût passée. Avant le lever du soleil, à 4 heures, le général Garcia put atteindre avec le II^e corps, 3 batteries d'artillerie de montagne et 2 escadrons, la chaîne des hauteurs voisines du Monte Negron, au Nord de l'Oued *Nefsa* (petit ruisseau côtier au Sud de l'Oued Manuel), sans avoir eu affaire avec l'ennemi. Dès lors le passage de l'armée se trouvait assuré.

Les Marocains s'étaient attendus à être attaqués dans les rochers. Ils ne pensaient pas que l'armée oserait de la sorte s'aventurer sur la langue de sable². Ils furent brusquement désillusionnés. Ils venaient de comprendre la nature du mouvement qui s'opérait. Ils tentèrent bien de l'empêcher, mais sans vigueur. Ils étaient en effet en mauvaise posture pour le faire. Au moment où ils s'aperçurent de sa véritable nature, il était trop tard pour agir efficacement. S'ils descendaient directement contre les troupes en marche, c'était permettre au général Garcia de leur couper la retraite en les séparant des montagnes. S'ils se tournaient contre lui, le gros des troupes leur échappait. Ils se bornèrent donc à molester les troupes de Ros qui leur tinrent tête jusqu'à la nuit, puis se retirèrent ensuite en bon ordre, masquant autant que possible leur mouvement, quand elles eurent reçu avis que l'armée entière avait franchi le passage difficile. Leur retraite était d'ailleurs sans péril puisqu'elle

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 288. — Yriarte, *op. cit.*, p. 52-53.

2. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 98.

se faisait appuyée par toute l'armée ; les Marocains, qui le comprirent parfaitement, ne mirent pas plus d'ardeur à les poursuivre qu'ils n'en avaient mis à les attaquer.

Le passage des lagunes qui, d'abord, avait inspiré des craintes très vives, s'était donc effectué sans que l'armée perdit un seul homme. Seulement, il fallut presque toute la journée pour qu'elle franchît ce court mais difficile espace de terrain.

Le même jour, quelques canonnières de la flotte s'étaient avancées vers l'embouchure du Martine. L'ennemi leur envoya deux coups de canon assez bien dirigés. La flotte qui suivait leur répondit. Mais le vent s'éleva et la flotte dut se retirer¹.

L'armée avait campé sur la rive droite de l'Oued Manuel², tout près des lagunes, mais sur une partie de terrain un peu plus élevée. On appela ce campement *Posicion de las Lagunas*. C'est ce que les Marocains appellent *El-Fnideq*³, parce que les ruines d'un ancien caravansérail s'élèvent tout près de là sur les premières pentes des hauteurs.

Le matin du 7 janvier, à six heures et demie, la marche en avant fut reprise sans entrave. Le III^e corps formait l'avant-garde ; il marchait en 4 colonnes parallèles, cou-

1. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 83.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 289.

3. البنيدين diminutif du mot بُندُق (Fondaq ou Fondoq) caravansérail. — Nous avons assimilé dans le texte las Lagunas à El-Fnideq sur la foi de certains renseignements indigènes. Toutefois d'autres personnes nous font remarquer que ce nom de Fnideq serait plus couramment donné à Castillejos. — Ajoutons enfin que si les cartes de l'Atlas de la guerre portent seulement au pied N. du Monte Negron l'indication d'une cabane dite *Choza de la mora*, « cabane de la mauresque ou de la mère », la petite carte annexée à l'ouvrage de Schlagintweit indique au même endroit un caravansérail « *Hütte, Karavanen Herberge.* »

vrant la marche du gros de l'armée : sa deuxième division protégeait le flanc droit. Le bivouac fut établi juste au pied du Monte Negron, tout près de l'Oued Smir.

5° *L'armée à l'Oued Smir* (7-13 janvier 1860) ¹. — Le temps avait été beau depuis le commencement de la marche en avant. La mer, absolument calme, permettait à la flotte de se tenir en constante relation avec la troupe, fournissait à celle-ci vivres et munitions, tandis qu'elle prenait les blessés et les malades pour les transporter à Ceuta. Mais le ciel commença ce jour-là, 7 janvier, à donner des inquiétudes, et vers 5 heures du soir éclata subitement une furieuse tempête. La flotte fut obligée de s'éloigner pour se réfugier à Ceuta, Malaga et Algésiras ; avant de fuir devant la tempête elle avait pu débarquer seulement des vivres pour un jour et 159 balles de fourrage, en s'aidant de garde-corps et de halebreus ². Puis il ne resta plus en vue de la côte que le vaisseau-amiral *Vulcano*, un vapeur et deux chalands.

Le vent soufflait d'Est avec une violence inouïe ; dans la rade de Ceuta même les bâtiments étaient rudement secoués ; quelques-uns des bateaux de la marine marchande frétés comme transports auxiliaires rompirent leurs chaînes et subirent de graves avaries. Aucun ne pouvait communiquer avec les quais, même pour se ravitailler ; beaucoup souffraient de la famine et, sur la côte, ceux qui avaient essayé de débarquer des vivres pour l'armée, avaient dû y renoncer pour regagner le large aussi vite que possible. Seul, dans une courte embellie, l'amiral en personne put, au risque des plus grands dangers, mais en faisant preuve d'un dévouement complet, débarquer quelques secours in-

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 289. — Yriarte, *op. cit.*, p. 55 et q. seq. — Alarcon, I, p. 160 et q. seq., 175 et q. seq.

2. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 78, d'après des documents originaux et des lettres.

signifiants en fait de subsistances ¹. En revanche, une autre embarcation dans une tentative analogue se vit enlever deux hommes emportés par les lames. Elle perdit son chargement, des sacs d'avoine et des bottes de foin tombés à la mer. Un bâtiment fut jeté à la côte. Il en fut de même de la goélette *Rosalía* ; le vapeur *Santa Isabel* se perdit.

L'armée était en une situation fort critique, coupée de ses communications avec Ceuta, avec la flotte, absolument isolée dans un pays ennemi, sauvage, à peine connu, par un temps affreux ². Le 6, elle avait des vivres à peine suffisants pour 3 jours. Or la tempête commença seulement à faiblir le 9 janvier et ce jour-là même l'état de la mer ne permit pas encore le débarquement. La nuit précédente, du 8 au 9, elle avait atteint son maximum ; un furieux ouragan s'était déchaîné ; la pluie avait transformé le camp en une sorte de lac : il n'y avait presque plus de tentes debout, pas un endroit sec.

Au matin du 9, le vent mollit un peu, mais on ne pouvait encore espérer tirer aucun secours de la flotte et la cavalerie n'avait plus une seule botte de fourrage, plus une ration d'avoine. Tous étaient consternés et l'inquiétude la plus vive régnait dans tous les cœurs, car on savait que, souvent, des tempêtes de cette nature se prolongent dans le détroit de Gibraltar pendant des semaines consécutives.

« Les rations étaient épuisées ; les mieux approvisionnés du camp en étaient réduits à la galette mouillée dans une

1. G. de Lavigne, p. 77. Lors de la tempête, la marine a montré le plus grand dévouement. On peut apprécier quel il fut « par ces lignes du rapport du commandant général des forces navales : « Je me suis rendu au camp à trois heures de l'après-midi. La mer était très forte sur la plage ; la première embarcation qui a abordé a chaviré sans aucun malheur et j'ai pu arriver à terre heureusement. »

2. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 78. — Oued Smir : quelques courageux ont offert de porter des dépêches à Ceuta. Quelques-uns arrivèrent, mais l'un d'eux fut pris et tué par les Marocains.

eau corrompue. Généraux, officiers et soldats s'étaient mis à ce triste régime qui consiste à serrer d'un cran le ceinturon du sabre ; et pas un bâtiment en vue !

» L'avoine et le foin faisaient aussi défaut ; les pauvres mules se mirent à ronger leur bât et n'avaient pas même pour ressource cette herbe maigre qu'on avait trouvée jusque-là.

» Les chevaux mouraient et le général en chef, en désespoir de cause, et faute de meilleur expédient, chargea le général Prim de former toute sa division, de réunir les cantiniers, brigadiers et commissaires de vivres avec tout leur matériel et d'aller à Ceuta se ravitailler aux magasins de la place.

» Ainsi donc le général allait retraverser avec tout un matériel énorme et embarrassant, ces cinq lieues de terrain qui avaient coûté tant de sang de part et d'autre.

» Le général, aimé de ses soldats, avait la plus entière confiance en eux ; mais cette foule hétérogène qui suit l'armée, ces cantiniers, conducteurs de bestiaux, ces pourvoyeurs, devenaient un fâcheux entourage en cas d'attaque et, sans leur matériel, qu'ils pouvaient fort bien abandonner, il était impossible de rapporter à l'armée la quantité de vivres suffisante. Rassemblant alors tous ces hommes, il leur dit en peu de mots que l'armée entière avait besoin d'eux et qu'ils étaient élevés à la dignité de soldats. Le chef des équipages, Catalan renforcé, vieux routier à barbe grise, ajouta à ces belles paroles un discours plus énergique qu'éloquant, dans lequel il leur promit la répression la plus sévère s'ils faiblissaient dans leur tâche, le tout accompagné, entre parenthèse, des jurons les plus violents de la langue castillane.

» Le général prenait congé du maréchal O'Donnell et presque toute l'armée entourait ceux qui étaient son dernier espoir, quand une clameur s'éleva des hauteurs où quelques soldats se trouvaient en observation.

» Semblables à des naufragés abandonnés dans une île déserte, le premier cri avait été : Une voile ! En effet, malgré le vent contraire, malgré la tempête qui continuait, un bâtiment s'avançait ; il venait de doubler la pointe de Ceuta et dans quelques heures on pourrait communiquer avec lui.

» Le vent, sans changer de direction, faiblissait pourtant un peu, et derrière ce premier bâtiment la courageuse flottille luttait contre une mer de fond, faisant toute vapeur pour avancer d'une heure le moment où elle rejoindrait l'armée.

» Le général Prim suspendit l'ordre de départ et quelques heures plus tard, avec des peines infinies, au prix de la vie de plusieurs matelots, une barque s'avançait jusqu'à la plage jetant un câble aux soldats qui se tenaient dans l'eau jusqu'à la ceinture. Deux fois la chaloupe fut renversée, et deux fois l'on vit ces pauvres marins lutter contre la vague et se laisser échouer sur le sable sans lâcher le câble. Enfin, on remplit de sacs d'avoine, de bottes de foin, de caisses de biscuit et de conserves un de ces bateaux plats qui servent au débarquement des troupes et quatre hommes seulement y montèrent afin de le diriger. Les soldats qui se tenaient sur le rivage se cramponnaient au câble, cédant au mouvement du flux et du reflux, et profitant d'un moment où la vague se retirait, on échoua le bateau sur le sable. L'eau de mer avait endommagé tous les vivres, le foin était mouillé et l'avoine nageait dans le fond de la barque ; mais au point où l'on en était, cela préoccupait peu. A partir de ce moment le vent s'apaisa et les débarquements continuèrent pendant toute la nuit¹. »

Les soldats appelèrent cette plage *campement de la faim* (Campamento del Hambre)².

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 61-63.

2. Alarcon, I, p. 175 et q. seq.

L'armée était sauvée ; elle s'en tirait avec quelques chevaux morts, ainsi que quelques mules.

6° *Combats de l'Oued Smir* (8-13 janvier 1860)¹. — L'ennemi n'avait pas su profiter comme il l'aurait pu d'une circonstance si favorable pour lui. Dans la journée du 8 janvier, il s'était cependant présenté par groupes, vers midi, sur les hauteurs à l'Ouest, aux approches du II^e corps dont le général Prim avait pris la veille le commandement. Mais il attaqua mollement et quelques coups de canon, en même temps qu'une charge à la baïonnette exécutée par la ligne de tirailleurs qui avait été renforcée, une autre charge analogue de quelques bataillons suffirent pour l'arrêter. Les bataillons de *Castilla* et de *Toledo*, puis les bataillons de chasseurs *Alba de Tormes* et *Chiclana* avaient pris une part plus ou moins active à ces combats d'avant-postes. Les pertes ne furent pas élevées ; il y eut seulement un tué et 30 blessés, dont 2 officiers.

Et cependant l'armée ennemie continuait à suivre celle des Espagnols, marchant parallèlement depuis Castillejos, établissant ses campements dans les vallées formées par les contreforts de l'Anjera. Elle reparut quand la tempête cessa.

Le 10 janvier, vers une heure de l'après-midi, l'ennemi se montra par groupes sur les hauteurs du Monte Negron, augmentant à vue d'œil jusqu'à couvrir bientôt toutes les pentes. Abandonnant alors les points culminants, il descendit comme pour attaquer le camp espagnol. Celui-ci s'appuyait à gauche à l'Oued Smir, derrière à la mer. Le feu s'engagea très vif aux avant-postes.

Le général Prim envoya le premier bataillon de *Saboya*

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 291 et q. seq. — Alarcon, I, p. 175 et q. seq., p. 193 et q. seq.

et un bataillon de *Córdoba* avec mission d'occuper la hauteur la plus voisine du camp, qui courait à peu près parallèlement à la mer. Ces bataillons purent y arriver avant l'ennemi et s'y établir, appuyant leur gauche à la dépression marécageuse de l'Oued Smir. Ils ouvrirent le feu. Pendant ce temps, le maréchal faisait avancer sur le front du camp où se produisait l'attaque, et qui était le point le plus vulnérable, 3/4 pièces (18 de montagne, 12 d'artillerie montée et 4 d'artillerie de position), pour balayer les pentes opposées encombrées de Marocains. Un bataillon de *Castilla* devait pousser jusqu'à la deuxième ligne de hauteurs. Après avoir attaqué plusieurs fois la ligne des tirailleurs, l'ennemi donna des signes de flottement. Le bataillon de *Castilla*, survenu dans l'intervalle, en profita pour exécuter une charge à la baïonnette dont l'effet fut décisif, et qui débarrassa les hauteurs. Continuant son mouvement, ledit bataillon parvint à la troisième ligne de collines qu'il débarrassa de même de toute trace d'ennemis. Il était soutenu par les tirailleurs de *Saboya* et de *Córdoba*, suivis de leur réserve.

Pendant que le II^e corps, dont faisaient partie les forces précitées, se comportait de la sorte à l'aile gauche, sous le commandement du général *José Orozco*, à droite, le général *Enrique O'Donnell*, avec la 2^e division du II^e corps, s'étendait en formant sa première ligne avec le 1^{er} bataillon de *Toledo*, laissant en soutien le 2^e bataillon du même régiment. Le soutien ne tarda pas à se voir porté à la première ligne quand le feu devint général. Il fut remplacé dans son rôle antérieur par les chasseurs de *Chiclana*, tandis que, plus loin, en arrière, s'échelonnait un bataillon de *Navarra*.

Mais l'ennemi continuait à recevoir des renforts. Les forces engagées à l'aile droite commençaient à être fortement inquiétées. Alors Prim ordonna une attaque générale et concentrique des deux ailes, à la baïonnette. La

fuite générale des Marocains s'ensuivit ; mais elle ne se produisit pas sans résistance de leur part, surtout à droite. Le régiment *Toledo*, tout au bout de l'extrême droite, dut reprendre cinq fois les mêmes hauteurs à la baïonnette : deux fois il fut obligé de se former en carré pour se préserver de la nuée de cavaliers ennemis. Le régiment *Castilla* fut cité à l'ordre. Le feu de l'artillerie avait appuyé la charge tant qu'il put le faire sans danger pour les troupes qui l'exécutaient.

Pour se préserver contre un retour offensif, deux escadrons de lanciers (de *Principe*) et une batterie de montagne furent détachés en postes avancés ; la batterie avait pour instruction de continuer à battre longtemps et lentement le terrain. Vers le soir seulement, les bataillons qui avaient conquis les hauteurs se replièrent sur le camp avec les cuirassiers et l'artillerie.

Le 10 au soir, la flotte, après avoir ravitaillé de son mieux l'armée, débarqué 150 balles de foin comprimé pour les animaux, sans vivres depuis deux jours, fut obligée par la tempête à se retirer de nouveau à Ceuta et à Algésiras pour se mettre à l'abri et réparer ses avaries. Le mauvais temps dura jusqu'au 13 inclus avec de courtes éclaircies¹.

Dans tout le cours de cette tempête, la marine avait beaucoup souffert. Outre les pertes, déjà signalées, de la goélette *Rosalia* et du vapeur de guerre *Santa Isabel*, on eut à déplorer celle de trois matelots noyés. Neuf canonnières, quatre transports, et à peu près toutes les embarcations et barques qui avaient été employées au débarquement, avaient été endommagés ; plusieurs chalands avaient été détruits ; deux brigantins avaient été désarmés.

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 294. — G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 77-79.

Le 11 janvier, l'armée campa sur ses positions, sans être inquiétée, mais sans pouvoir avancer à cause du mauvais temps¹.

Le 12, vers midi, des groupes ennemis se montrèrent sur les mêmes hauteurs que le 10. Le général Prim reçut l'ordre d'occuper immédiatement la première chaîne de hauteurs². Il confia cette mission aux deux bataillons de chasseurs *Arapiles* et *Simancas*, plaçant en réserve le reste de sa division au pied des collines. L'artillerie prit à peu près les mêmes dispositions que le 10. On mit 24 pièces en batterie, détachées en avant du centre et un peu sur la gauche.

Les troupes ennemies s'étendaient au loin au delà du II^e corps et jusqu'en face du III^e; le général en chef envoya de ce côté, pour protéger le flanc gauche, les chasseurs de *Llerena* (III-B). Le flanc droit fut couvert par quatre compagnies des deux bataillons de *Cuenca* (réserve). En même temps, le général Prim tombait sur l'ennemi à la tête de la division *Enrique O'Donnell* (II-B), et bousculait son aile droite; puis, soutenu par la brigade *Hediger* (II-B-*b*) et la division *Orozco* (II-A), il faisait de même sur son centre. L'ennemi s'en était tenu, pendant cette action, à peu près complètement à la défensive; et, contrairement à son habitude, il n'inquiéta pas non plus les troupes quand elles se retirèrent à 7 heures 30 du soir.

Le combat avait été peu sanglant. Les Espagnols eurent 1 homme tué, 91 blessés dont 1 officier. Les Marocains subirent des pertes un peu plus fortes, sur lesquelles nous avons des données un peu plus précises que d'ordinaire. Ils abandonnèrent en effet à peu près tous leurs morts et leurs blessés, ce qu'ils n'avaient fait que très exception-

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 294.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 291 et q. seq.

nellement jusque-là : on compta 47 morts sur le champ de bataille ; on y releva en outre 4 hommes grièvement blessés.

Le soir de cette journée, 12 janvier, les troupes espagnoles campèrent dans les dispositions suivantes¹ :

Première ligne.

Extrême gauche : Chasseurs de *Llerena*.

Centre : Chasseurs d'*Arapiles* et de *Simancas*, un bataillon de *Saboya*, puis, en soutien derrière les chasseurs, un bataillon de *Castilla* et un de *Córdoba*. Ces troupes appartenaient à A-II.

Extrême droite : Un bataillon de *Princesa*, les chasseurs de *Alba de Tormes* (B-II).

Deuxième ligne.

2^e division du II^e corps.

Une batterie de montagne.

Réserve.

Détachements du III^e corps, cavalerie, artillerie groupée, bagages.

Le 13 janvier fut occupé à rendre praticable² à l'artillerie et au train le chemin au travers de l'Oued Smir. Le

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 296.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 296-297.

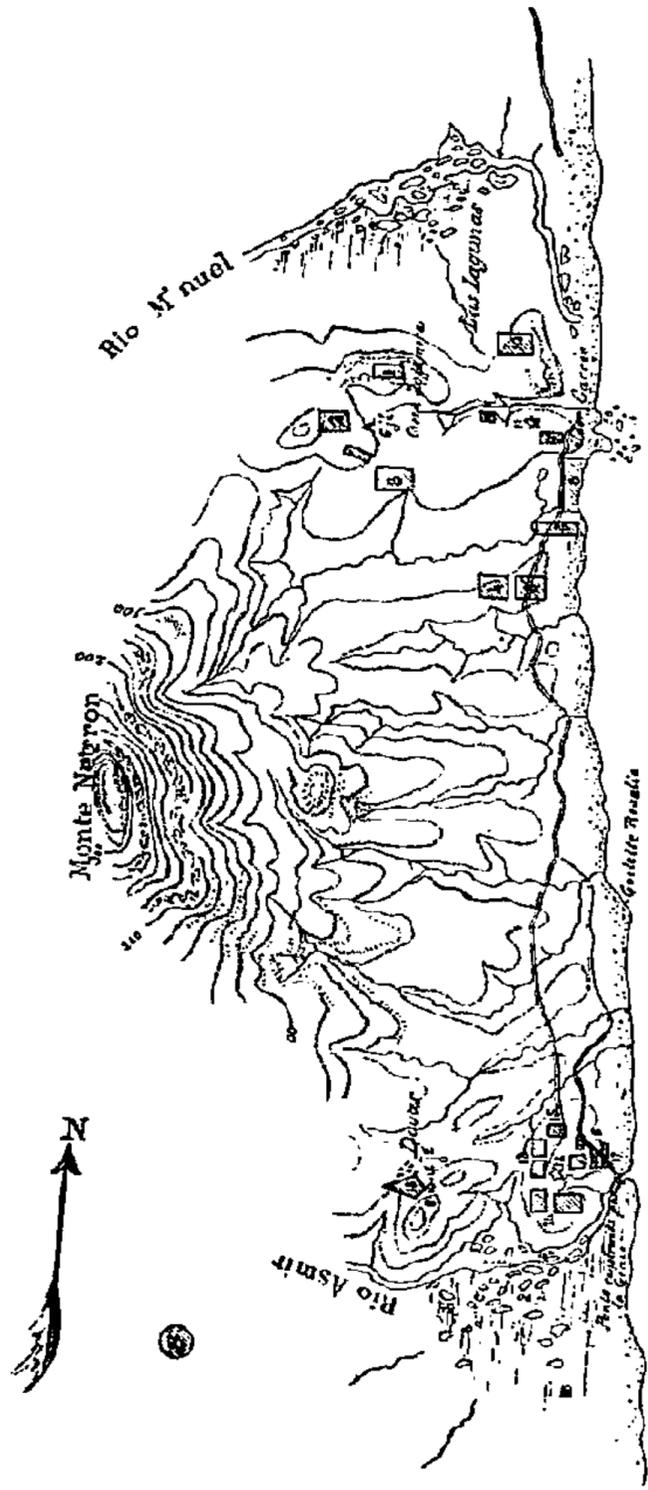


Fig. 5. — Passage du Monte Negron. — Échelle: 1/100 000.

1, 2, 3. II^e corps (6 janvier). — 4, 5. III^e corps (même date). — 6, 7. Cavalerie (même date). — 8, 9. Artillerie (même date). — 10. Réserve (du 6 au 7 janvier). — 11. Quartier général le 6 janvier. — 12. Quartier général du 7 au 14 janvier. — 13. II^e corps (même date). — 14. III^e corps (même date). — 15. Réserve. — 16. Artillerie. — 17. Cavalerie. — A. Combat du 6 janvier. — A'. Combats des 8, 10, 12 janvier. — B. Camp marocain.

soir, à 8 heures, le génie commença la construction d'une levée qui se poursuivait au travers du marécage, dans la direction de la tour et du village d'*El-Mediq*, situé sur la rive opposée. Mais les matériaux étant de nature défectueuse, — des genêts, de la petite broussaille et un peu de gros sable, — le travail fut difficile. Sur le cours d'eau proprement dit, l'infanterie de marine, dont un petit détachement était arrivé au camp le 10, établit une espèce de pont de bateaux¹.

Le brigadier Cervino avait la charge de protéger ces travaux avec deux bataillons d'*Albuera* et le régiment de *Ciudad Rodrigo*. Il avait disposé ses troupes en chaîne de tirailleurs renforcée, partie dans le bas-fond, partie sur les hauteurs, autour des hommes du génie qui travaillèrent toute la nuit en évitant le plus possible de faire du bruit.

Au matin, le gros du travail était fait. L'ennemi n'avait inquiété que fort peu les travailleurs : pris de superstition, il craignait sans doute d'éveiller les mauvais génies de la nuit et n'osa rien faire tant que dura l'obscurité. Il en fut souvent de même en Algérie, dit Schlagintweit.

7° *Passage du cap Negro* (14 janvier 1860)². — Le pays à traverser pour passer de l'endroit où l'armée était campée jusqu'à la plaine de Tétouan, offrait une sorte de répétition de celui qu'elle avait parcouru entre Castille-

1. L'infanterie de marine espagnole n'est pas l'équivalent de l'infanterie coloniale (ancienne infanterie de marine) française d'aujourd'hui. Elle se rapproche plutôt des fusiliers marins, ou mieux joue un rôle intermédiaire entre celui de ces troupes en France, actuellement, et l'infanterie coloniale française. Mais elle est ce que fut, à son début, aux premiers temps de sa création, l'infanterie de marine en France.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 297 et q. seq. — Alarcon, I, p. 210 et q. seq.

jos et le Monte Negron. La distance était moindre peut-être, mais les difficultés semblaient plus grandes.

A son embouchure, l'Oued Smîr, après être descendu des flancs du Monte Negron et de l'Anjera, traverse cette partie de la plaine, comme le Rio Manuel la précédente. Il forme encore, comme ce dernier cours d'eau, avant de se jeter dans la Méditerranée, des lagunes et des marécages. Mais ceux-ci ne laissent pas entre la mer et leur nappe étendue un passage complètement sec et continu, une digue de sable d'un seul tenant. La barre, au contraire, coupée en un certain endroit, n'est pas toujours guéable à marée haute ou par les temps de pluie, surtout pour l'artillerie et le train. La plaine basse et sablonneuse qui règne sur ses bords, dite de *Bou Zar'al*, est bordée, contre la mer, par des dunes basses tourmentées en petites vagues.

De plus, la montagne du cap Negro ne laisse pas, comme le Monte Negron, un passage à son pied. Au contraire, elle vient finir sur la mer par des abrupts élevés, au sommet desquels se dresse une ancienne tour. Au Sud, du côté de la plaine de Tétouan, un ruisseau, l'Oued *Alila*, court au pied de la montagne, assez escarpée encore ; avant de déboucher dans la rade, il s'épanouit en marécages et en marais salants. Un autre ruisseau de moindre importance court au Nord, et finit également dans une petite lagune. Mais celle-ci n'a pas de grandes dimensions ; elle demeure de plus séparée du rivage par une large langue de terre.

Entre la montagne du Cap et les pentes, escarpées également, abruptes aussi de l'Anjera, courent ces petites collines rougeâtres, très ravinées, dont nous avons parlé en décrivant les abords de Tétouan et qui ferment au Nord-Est, d'une façon si complète, la plaine à l'extrémité de laquelle s'élève la ville.

Sans doute, en temps ordinaire le passage de ces collines ne présente aucune difficulté. Mais les mille replis, les ravins nombreux qui les découpent offrent en temps de

guerre des facilités très grandes à un ennemi qui combat par petites fractions, en groupes tirailleurs plus ou moins isolés, tandis que cette disposition du terrain rend difficiles les mouvements d'ensemble d'une armée véritable.

Enfin les pentes de l'Anjera et celles de la montagne du cap dominant le col à médiocre distance.

Le cap Negro offre donc une importance stratégique de premier ordre pour une armée qui se dirige de Ceuta sur Tétouan ; c'est la clef de cette ville.

Le 1/4 janvier au matin¹, le général, avec le II^e corps, partit en avant-garde, ayant pour objectif le col du cap Negro. Il avait levé le camp et commencé sa marche avant le lever du jour ; il passa sans incident le pont de bateaux à l'embouchure de l'Oued Smir. La division Orozco (II-A), avec un détachement du génie et une batterie de montagne, s'avança en colonne contre les collines qui précédaient les grandes hauteurs : elles les occupa sans opposition de la part de l'ennemi.

La deuxième division, général Enrique O'Donnell, suivit le mouvement, également formée en colonne. Les broussailles épaisses, hautes de 60 centimètres, le sol rocheux qui s'effritait sous les pieds, rendaient la marche difficile ; les plantes fourrées, rameuses, denses, épineuses, enchevêtrées, déjà difficiles pour les hommes isolés, retardaient beaucoup le mouvement des troupes. C'est bien là ce manteau de broussailles que nous avons signalé sur les pentes des montagnes, aux alentours de Tétouan, surtout sur les grès, en indiquant la véritable valeur défensive qu'il présente pour les habitants du pays.

Quand les hommes eurent commencé à gravir les pentes supérieures, l'ennemi se montra ; il se mit à inquiéter sé-

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 297 et q. seq. — Yriarte, *op. cit.*, p. 69 et q. seq.

ricusement les Espagnols dont la marche en avant se poursuivait cependant, mais avec lenteur, droit au Sud, jusqu'au point culminant du col, d'où l'on découvrit la vallée de Tétouan. Les troupes s'arrêtèrent alors.

Les positions qu'elles occupaient, conquises dans une série de petites combats partiels sans beaucoup de gravité, dessinaient un grand arc de cercle, très ouvert, dirigé d'Est en Ouest. Les troupes y étaient disposées de la façon suivante :

A l'extrême gauche, appuyés à la tour, les chasseurs *Figuerras* ;

Puis, rattachant leur droite à ceux-ci, les 2^e bataillon de *Castilla* et 1^{er} de *Córboda* ;

La batterie d'artillerie de campagne dirigeant son feu sur une sorte de retranchement, dans lequel les Marocains s'étaient ralliés en grand nombre pour arrêter la marche en avant ;

Le 1^{er} bataillon de *Saboya* et le 2^e de *Córdoba* ;

A l'extrême droite, les chasseurs d'*Arapiles* et de *Simancas* et le 1^{er} bataillon de *Castilla*.

Les Marocains se maintenaient à bonne distance ; cachés dans les plis de terrain, ils menaçaient le centre et la droite ; en conséquence, le maréchal O'Donnell renforça la deuxième division du II^e corps avec la 3^e batterie de montagne et la Brigade Cervino, celle qui venait, la nuit précédente, de protéger les travaux du génie. Il ordonna en même temps au III^e corps, partagé en 2 colonnes, de s'avancer vers les collines s'élevant sur la droite.

Ces dispositions préliminaires une fois exécutées, et les troupes étant suffisamment près de l'ennemi, le général le fit charger à la baïonnette sur toute la ligne. Malgré la nature difficile du terrain très découpé, deux escadrons des lanciers de *Villaviciosa* et un escadron des *hussards de Princesa* prirent part à la charge. L'armée enleva les hauteurs d'un seul élan.

La résistance de l'ennemi s'était fait surtout sentir à droite. Tandis qu'à gauche, en effet, il craint de se voir coupé du reste des siens et d'être précipité dans la mer, à droite, au contraire, sa retraite était assurée en cas de défaite; aussi montra-t-il beaucoup de ténacité, quoi qu'il n'y eût rien de comparable dans sa manière de combattre à l'acharnement qu'il avait déployé à Castillejos.

Mais les Marocains, qui n'avaient pas su défendre les hauteurs du cap, comprenaient cependant leur importance; ils persistaient donc à vouloir en défendre le versant du Sud, après avoir laissé prendre le versant du Nord et les crêtes. C'était là, évidemment, une folle tentative; car l'artillerie espagnole montait ses batteries sur les sommets, tandis que les chasseurs de *Figuera*s et quatre compagnies de *Córdoba* reprenaient le mouvement en avant en chargeant à la baïonnette; la cavalerie se groupait au col, en même temps, se préparant à descendre dans la plaine pour la balayer définitivement dans une seule charge. Cette dernière partie du combat a été bien exposée par Yriarte¹.

« ... Toutes les forces marocaines redescendues en plaine s'y étalaient arrogamment, et, dans la partie voisine de la plage, une quantité considérable de forces étaient amoncées autour de deux petites hauteurs, parfaitement isolées, mais dominées par l'artillerie de montagne.

« Il y eut à ce moment, parmi ces hommes qui avaient laissé prendre ces importantes positions, comme une suprême manifestation de la volonté de les reprendre; et l'on vit cavaliers et fantassins s'élaner avec ensemble en poussant des cris féroces.

« L'état-major général assistait à ce spectacle, arrêté sur le versant d'une hauteur. Au pied, quatre escadrons de cavalerie et cinq régiments, sous la conduite du général *Prim*, étaient prêts à soutenir le choc et à empêcher l'en-

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 72-73.



Fig. 6. — Le cap Negro. — Échelle : 1/100 000.

1. Quartier général au 14 janvier. — 2. Artillerie au 14 janvier. — 2'. Du 14 au 16 janvier. — 3. Cavalerie au 14 janvier. — 4. Réserve au 14 janvier. — 5. II^e corps du 14 au 17 janvier. — 6. III^e corps du 14 au 17 janvier. — La brigade 6' passe au 6'' le 15. — 7. Quartier général du 15 au 17 janvier. — 8. Cavalerie le 15 janvier. — 9. Réserve le 15 janvier. — 10. Cavalerie le 16 janvier. — 11. Artillerie le 16 janvier (2^e régiment de montagne). — 11'. Artillerie à cheval et de réserve. — 12. Demi-brigade du 2^e corps le 16 janvier.

nemi de remonter les collines d'où on venait de le déloger. Rencontrant enfin une plaine où ils pouvaient s'étendre, les escadrons chargent avec une rare impétuosité, pendant que les fantassins, partis au son du clairon qui sonnait la charge, culbutaient l'ennemi sans qu'il pût faire un seul mouvement en avant. Le maréchal, voyant l'ensemble avec lequel s'exécuta cette manœuvre, rejoignit les fantassins en les acclamant plusieurs fois aux cris de : Vive l'infanterie !

« Mais les deux hauteurs isolées dans la plaine et indépendantes du passage étaient toujours couronnées de troupes qui semblaient décidées à tenir leur position. Il y eut alors un épisode qui prouve bien ce que peut le manque de confiance et la peur, quand ils s'emparent d'hommes aussi vaillants que le sont les Arabes.

« L'ennemi avait réuni sur l'une de ces collines plus de cinq cents hommes : à sa base on voyait plus de deux cents cavaliers décrire leurs courbes incessantes. Le général en chef, qui se tenait assez près de là, ordonna alors à son escorte de carabiniers de déloger l'ennemi de la première de ces positions.

« L'escorte était toujours derrière nous, accompagnant le maréchal, auquel elle était spécialement attachée. Nous vîmes alors le capitaine *Gonzalez* parcourir les rangs de sa petite troupe, quatre-vingts ou cent hommes à peine, en leur disant : *Muchachos, á tomar el reducto*¹ ! Et ces cent diables, courant à toutes jambes, la baïonnette en avant, disparurent au milieu d'une épaisse fumée pour reparaître au sommet de la colline.

« Pendant ce temps-là, le général *Ros de Olano* lançait *Albuera* sur l'autre hauteur, et les Maures se dispersaient dans la plaine inclinant toujours sur leur droite, afin de rejoindre le gros de l'armée. »

1. Enfants, il faut prendre le réduit !

Les pertes espagnoles furent relativement élevées, dit Schlagintweit : 24 hommes et 1 officier tués ; 30 officiers et 363 hommes et 8 chevaux blessés. On n'est pas fixé sur ce qu'elles furent du côté marocain. On apprit seulement plus tard que ce jour-là *Moulay Abbàs* avait eu un cheval tué sous lui, à quelques centaines de pas des Espagnols et que, pour éviter d'être pris, il avait dû regagner à pied son campement¹.

Après le combat, le général Ros de Olano dut prendre le service des avant-postes échu d'abord au II^e corps, pour lui permettre de se reposer ; car il s'était beaucoup fatigué dans le combat. L'armée campa cette nuit-là sur les hauteurs du cap Negro.

Le 15, elle y demeura aussi.

8^o *Débarquement de la division Rios. — Sa jonction avec l'armée (16 janvier 1860)*². — Le 15 au soir, les vigies de l'armée signalèrent l'approche des bâtiments qui portaient une division de renfort, la division Rios, attendue depuis quelques jours et qui devait débarquer aux abords de l'embouchure de l'Oued Martine. Le maréchal échangea des signaux avec le chef de l'escadre arrivante, le contre-amiral *José-Maria de Bustillos* ; il convint avec lui de la sorte que le débarquement se ferait le 16 au matin, et la flotte s'éloigna de terre pour se mettre à l'abri.

Le 16 janvier, vers 6 h. 30 du matin³, conformément aux conventions faites avec le général en chef, le contre-amiral *Bustillos* reparut en mer, avec de nombreux bâti-

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 223.

2. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 300. — Alarcon, I, p. 235 et q. seq.

3. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 301. — Yriarte, *op. cit.*, p. 80.

timents de guerre et des transports, un peu au Sud du cap Negro. Comme on ignorait encore si les ouvrages de l'embouchure du Martine étaient occupés ou non par les Marocains, on crut bon d'envoyer à terre, par mesure de précaution, une centaine de soldats d'infanterie de marine sous le commandement du capitaine de frégate *José Polo de Bernabé*, avec mission de reconnaître lesdits ouvrages. On prit en outre toutes les dispositions nécessaires pour faire suivre ce petit détachement, au moment opportun, le cas échéant, des marins qui avaient formé l'équipage des bateaux perdus, les *Rosalía* et *Santa Isabel*, plus 50 hommes du vaisseau de ligne *Isabel II*, comme soutien. Mais la tour et la batterie du Martine étaient abandonnées.

En conséquence, le détachement, hissant le pavillon espagnol sur la tour, donna au contre-amiral le signal attendu pour commencer le débarquement des troupes.

Pendant cette première phase de l'opération, le maréchal n'avait pas encore entrepris sa marche en avant, se réservant d'agir suivant les circonstances. Mais dès qu'il fut assuré que quelques hommes de la division Rios avaient débarqué, il donna l'ordre à une petite avant-garde d'aller lui donner la main, précédant les bagages et soutenue par quelques artilleurs. Une grande joie régnait dans l'armée, et « pendant la matinée, malgré les quelques mille Maures qui s'ébattaient sous les yeux des troupes espagnoles, toute l'attention était pour les nouveaux frères d'armes. Il fallait néanmoins prendre des mesures contre l'envahissement de la plaine ».

Les Marocains, en effet, surpris d'abord, sans doute, par l'arrivée de l'escadre, avaient de bon matin commencé leurs évolutions.

On vit, en premier lieu, se produire un grand mouvement sous les murs de Tétouan et dans la partie Nord-Ouest de la plaine. Les combattants se groupaient surtout autour de la tour de *Céfou (Jeledi)*; ils y dressaient leurs tentes.

Le maréchal attendit sur place, pour connaître leurs intentions et leur tenir tête, s'il y avait lieu. Peu à peu ils se rapprochèrent, mais sans attaquer encore.

Le maréchal fit alors prendre à l'armée la formation suivante :

Au flanc droit, les batteries de l'artillerie à cheval et du 3^e d'artillerie de campagne ;

Au centre, détachées sur les mamelons près de la plaine, les batteries du 2^e d'artillerie de campagne avec 12 canons en batterie.

Ces forces d'artillerie étaient soutenues de part et d'autre par 4 bataillons de la 1^{re} brigade de la division de réserve, sous le commandement du général *Rubin* ; plus loin, la division de cavalerie, avec le général *Galiano*, formait la réserve du centre. L'infanterie servait de soutien en deuxième ligne.

Les Marocains commencèrent bientôt leur mouvement d'approche ; ils s'avancèrent, par groupes isolés, dès qu'ils eurent vu les Espagnols prendre la formation de combat. Le maréchal ordonna d'ouvrir immédiatement un feu très vif, qui les refoula ; ils semblaient d'ailleurs peu disposés à montrer beaucoup de vigueur.

Cette partie du combat est racontée avec des détails suffisamment précis par Yriarte, qui vit l'engagement des hauteurs où il se trouvait avec l'état-major, c'est-à-dire du sommet d'une colline faisant face à la tour Jeleli ou Céfou :

« Toutes les tentes étaient levées, dit-il¹, et le corps d'armée du général Ros et celui du général Prim étaient disposés à notre gauche.

« A nos pieds, dans la plaine, les cuirassiers étaient formés en bataille, et toute la division de réserve était

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 82, 83, 84.

échelonnée autour d'une certaine quantité de batteries d'artillerie qu'elle dissimulait presque entièrement.

« La cavalerie pouvait compter de 15 à 1 800 hommes ; le terrain et les dispositions des troupes étaient tels, que du haut de la colline où nous étions, il nous semblait assister à une parade. Au commandement, cette masse s'ébranla, marchant en parfait alignement. Le terrain étant propice à la cavalerie, les Maures n'avançaient qu'avec une très grande retenue. La cavalerie ne fit halte qu'après une marche de dix minutes ; les Maures se repliaient, avançaient, s'élançaient à toute bride pour reculer encore ; de temps en temps, quelques cavaliers, plus audacieux que les autres, sortaient des files ennemies et venaient décharger leurs espingardes à cent mètres de l'escadron.

« Quand le mouvement de la cavalerie espagnole fut bien prononcé, les Maures devinrent plus audacieux et s'avancèrent en désordre. Avec une promptitude d'exécution admirable, les escadrons firent alors un mouvement de conversion dont les deux cavaliers qui occupaient le centre de la ligne de bataille devinrent les chefs de file. Les artilleurs prirent le temps d'avancer encore un peu leurs pièces, puis une détonation effroyable se fit entendre et une pluie de grenades vint éclater au milieu des files ennemies. La cavalerie avançait toujours à droite et à gauche, pendant que les fantassins se déployaient en tirailleurs.

« Les charges des cuirassiers et des lanciers, jointes au terrible effet des grenades, frappèrent l'ennemi de stupeur ; ce fut, à partir de ce moment, une déroute complète et un sauve-qui-peut général ; quelques fuyards dépassaient la tour de Jeleli et ne s'arrêtaient que dans les vergers qui entourent Tétouan.

« La sécurité était telle et le mouvement de fuite si précipité, que je crois encore aujourd'hui que si l'artillerie eût pu avancer longtemps encore sans rencontrer de terrains fangeux, et si les corps d'armée qui nous entouraient

eussent suivi la marche prêts à toute éventualité, nous fussions arrivés ainsi jusque sous les murs de la ville.

« Le maréchal, qui jouissait du triomphe de l'artillerie et que la fuite de l'ennemi avait mis en belle humeur, donna l'ordre à un officier de faire avancer une batterie de coulevrines, qui acheva de porter la terreur chez les ennemis. Le sifflement singulier de ces projectiles et leur portée extraordinaire ont fait pendant cette guerre une telle impression sur les Maures, que leurs soldats les surnommaient des *serpents de feu*. Mais il nous fallait abandonner ces hauteurs pour aller camper à la plage où, depuis six heures du matin, les mules et les bagages nous attendaient.

« Une nouvelle disposition, dont je ne me suis pas rendu compte et que je pense provenir de travaux à faire exécuter par le génie pour le passage des pièces, eut pour résultat de faire revenir les bagages sur la même hauteur où nous campions la nuit dernière.

« Ce ne fut qu'après six heures d'attente, sous une pluie torrentielle, que le maréchal et l'état-major supportèrent comme le dernier soldat, que parurent les premières files de mules chargées des tentes. Chacun mourait de faim et de froid, nous étions trempés jusqu'aux os, les chevaux baissaient piteusement la tête, et ces sans-cœur de soldats chantaient exactement comme si le soleil nous eût salué de ses rayons¹ ».

Pendant que, du côté de l'armée de terre, cet engagement avait lieu, la division Rios débarquait de son côté. Les premières troupes atterrirent à 8 heures, entre l'embouchure de l'*Oued Alila* et le *cap Negro*, sous la conduite du capitaine de frégate *Manuel de la Rigada*. — Vers 10 h. 1/4, tout était complètement terminé : la jonction des renforts avec l'armée de O'Donnell était opérée.

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 85.

La division Rios, envoyée conformément au décret du 1, septembre, amenait 6 000 hommes; elle comptait 12 bataillons, 1 escadron, 1 batterie à fusées.

Vers 5 heures du soir, les bagages, le train, des vivres en grande quantité furent aussi mis à terre.

La journée s'était passée sans qu'il en coûtât la moindre perte aux Espagnols; elle comptait cependant pour une des plus importantes de la campagne à cause de ses résultats. Après une marche des plus pénibles et des plus dangereuses, l'armée avait enfin heureusement, encore une fois, pris contact avec la flotte; elle avait reçu des renforts importants. Le butin ne manquait pas non plus. Dans la tour du Martine on avait trouvé un drapeau ennemi, 7 canons de 24 livres et de 500 à 1 000 boulets; plus tard, dans la batterie rasante au Nord de la tour, on trouva trois affûts; puis, enterrées précipitamment, non loin de là, les trois pièces appartenant aux affûts, plus environ 30 boulets de différents calibres¹. L'armée entrevoyait le but comme prochain. La tempête était passée, le choléra en décroissance; la confiance des hommes dans leurs chefs et dans leur propre chance s'était au contraire accrue. Enfin, les nouvelles du pays, qu'apportaient les hommes de la division Rios, relevaient encore le moral des troupes.

Mais les officiers supérieurs ne se dissimulaient pas les difficultés qui restaient à vaincre. L'armée avait mis seize jours pour faire une quarantaine de kilomètres, en livrant quinze combats. On ne pouvait donc rien prévoir pour l'avenir. Seulement on espérait avoir un temps meilleur; le pays, jusqu'à Tétouan, était plus facile; enfin, la

1. C'est cette batterie rasante que les Espagnols croyaient l'œuvre d'ingénieurs étrangers, européens.

Germond de Lavigne (*op. cit.*, p. 95) écrit aussi que l'on trouva des bouteilles de champagne vides dans les bâtiments de la Douane.

flotte, mouillée à l'embouchure du Martine, fournissait un moyen de communication avec l'Espagne presque constant.

Le 17 janvier¹, couverte par le II^e corps, l'armée s'approcha du Martine et vint camper à côté de la Douane et de la tour.

Le génie entreprit immédiatement les retranchements habituels. Un des principaux détails en était une redoute en étoile à 1 500 mètres à l'Ouest du camp, environ, reliée à la Douane par une tranchée. La Douane elle-même, la tour du Martine, furent remises en état, armées de canons marocains recueillis sur les lieux et montés sur affûts. Les retranchements de la Douane étaient formés d'une rangée de futailles et de caisses remplies de terre, placées contre les murs, avec huit ou dix embrasures munies de canons².

L'armée campa dans les dispositions suivantes :

Avant-garde : *Division de réserve Rios*, appuyant sa gauche à la Douane et à un petit réduit.

III^e corps (*Ros de Olano*) et II^e corps (*Prim*), en deuxième ligne ; le premier à droite, le second à gauche.

Division de cavalerie et artillerie, plus près de la tour, l'artillerie couvrant la droite du camp.

Dans la tour, un *détachement d'infanterie de marine* ; contre la tour, le *quartier général*.

Le camp était défendu à gauche par la rivière ; derrière, par la mer ; devant, par la Douane et les retranchements contigus.

9° *La première période de la campagne du côté marocain.*
— Il est malaisé de savoir exactement ce qui se passait au

1. Schlagintweit, *op. cit.*, p. 201. — Yriarte, *op. cit.*, p. 98-99. — Alarcon, *op. cit.*, I, p. 247 et q. seq., et 252 et q. seq.

2. G. de Lavigne, *op. cit.*, p. 97.

camp marocain pendant cette première période de la guerre : seulement, en réunissant quelques renseignements épars, on arrive aux indications générales suivantes ¹.

Nous avons vu (Chap. III, § 8) que *Moulay 'Abbàs* avait installé son camp au *Fondaq*, avant le débarquement des Espagnols ; celui-ci effectué, ses troupes entrèrent en scène. Il établit son quartier général à *El-Biout*, dans l'Anjera, dit *Es-Selâouï* ². Tous les montagnards accoururent à sa rencontre, au nombre d'environ 5 000. Les escarmouches commencèrent et puis, au bout de dix à quinze jours, les Marocains transportèrent leur camp à un endroit appelé *Bou Keddân*, parce qu'à la suite de l'énergie montrée par les Espagnols, quelque crainte s'était manifestée chez eux ; ce qui veut dire, sans doute, que ce nouveau camp se trouvait plus éloigné de Ceuta qu'El-Biout, et mieux abrité contre les attaques de l'ennemi. « Néanmoins, les escarmouches continuèrent pendant une quinzaine de jours ; chaque jour, il périssait deux fois plus de Chrétiens que de Musulmans, dit Es-Selâouï, car les Chrétiens s'avançaient au combat en rangs, tandis que les Musulmans faisaient des attaques soudaines, chargeaient et s'enfuyaient ; il devait donc inévitablement périr plus de Chrétiens que de Musulmans. Cependant ceux-ci ne pouvaient parvenir au camp des Espagnols ni les mettre en fuite, car ils se fortifiaient ³. »

Ces escarmouches durèrent encore une quinzaine de

1. Nous n'avons pu trouver aucun renseignement ayant la moindre valeur parmi les gens du pays. Leurs souvenirs traditionnels à l'égard de cette campagne sont des plus vagues, de plus, presque toujours faussés par un faux amour-propre. Quand on leur demande s'ils savent quelque chose des événements de ce temps-là, ils vous renvoient à l'*Istiçâ* qui représente pour eux le summum de la science historique.

2. *Istiçâ*, IV, p. 214.

3. *Ibid.*

jours, d'après l'auteur arabe. Cette période correspond à celle pendant laquelle les troupes de O'Donnell se concentraient et campaient au Serrallo ; mais alors qu'elle fut de 40 jours, l'*Istiqçà* n'en donne qu'une trentaine en tout, entre les campements d'El-Biout et ceux de Bou Keddou. Il n'y a pas lieu de s'en étonner et cela n'a pas d'importance. Les auteurs arabes ne sont pas souvent renseignés sur la valeur du temps et nous en verrons, ci-après, tout prochainement, un nouvel et concluant exemple.

Es-Selâouï signale ensuite une grande bataille, comme conclusion de ce qui précède ; ce qui ne peut se rapporter qu'à celle de *Castillejos* ; nous verrons tout à l'heure ce qu'il en dit.

Pendant que se répétaient journellement les escarmouches, les Marocains, incertains d'abord sur le but de l'armée d'invasion, avaient acquis la presque certitude, par les bruits qui couraient, que ce serait Tétouan. Ils avaient d'ailleurs maints espions, déguisés en bergers, en derviches, en mendiants, qui les renseignaient sur les intentions de l'ennemi et pénétraient jusque dans ses lignes sous divers prétextes¹.

Moulay 'Abbâs se rendit le 22 décembre à Tétouan ; on lui fit une réception enthousiaste. Les autorités et le peuple sortirent à sa rencontre. De la citadelle on tira le canon pour saluer la venue du prince impérial et les Juifs furent enfermés dans le Mellâh.

En tête du cortège marchaient 20 musiciens jouant tambours et clairons (les clairons étaient en corne). Puis venait le prince, monté sur un cheval alezan, richement équipé, suivi de trois chevaux de main que conduisaient par la bride trois esclaves nègres ; 2 jeunes cavaliers chevauchaient autour de lui, un de chaque côté, lui chassant les mouches avec des mouchoirs en soie, tandis que les

1. Voyez par exemple Alarcon, I, p. 301.

gens (de grande comme de basse classe) lui baisaient les genoux avec respect et vénération. C'était la première fois que l'Emir entra à Tétouan et tout le monde le regardait avec avidité. Il jouissait d'un plus grand prestige que son frère Mohammed, à cause de ses vertus, de son intrépidité et de sa modestie. Sa figure et sa contenance prévenaient d'ailleurs en sa faveur. A la différence de son frère Mohammed, il avait la barbe fine, courte et soyeuse. Revêtu d'un vêtement vert d'une grande richesse, d'une chechia rouge, d'un turban blanc et de bottes jaunes, il n'avait aucune arme. Il était accompagné d'une escorte de 1 000 cavaliers et d'une armée de 10 000 fantassins et de 1 000 autres cavaliers. Il traversa la ville pour aller camper près du cap Negro. Durant les quelques heures qu'il passa dans ses murs, il conféra longuement avec le gouverneur, examina les batteries du Martine et les forts de la Cité, visita les mosquées une à une, priant dévotement dans chacune d'elles, et partit enfin aux applaudissements et acclamations des pacifiques habitants de Tétouan ¹.

Trois jours après arrivèrent dans la ville 300 blessés, par un temps épouvantable; ils racontèrent que *Moulay 'Abbâs* avait essayé de surprendre le camp espagnol (nuit du 24-25 décembre), mais qu'il n'avait pas complètement réussi.

Puis, quelques jours plus tard, *Ben Aouda*, caïd du R'arb, traversa la ville avec 1 500 hommes de pied et cavaliers ².

C'était sans doute après la bataille de Castillejos. Ou bien était-ce avant, et s'y rendait-il?

Voici maintenant ce qui, dans le récit de l'*Istiqçâ* ³,

1. Alarcon, *op. cit.*, II, p. 110-113.

2. Alarcon, *op. cit.*, p. 112-113.

3. *Istiqçâ*, IV, p. 214.

pourrait s'appliquer à cette bataille et aux suites qu'elle comporta. « Puis l'ennemi se remit un peu », — après avoir été molesté après son débarquement par les Marocains, — « et se transporta, cavaliers et fantassins, et attaqua les Musulmans. Il tomba sur eux avec toutes ses forces. Les Musulmans soutenaient le choc et le combat s'engagea, et les Musulmans mirent l'ennemi en fuite. Comme cela ne faisait pas son affaire, son armée se rassembla une certaine nuit à l'insu des Musulmans et vint atterrir à l'endroit que l'on nomme *El-Fnideq*, parce qu'il y avait là un ancien fondaq¹. »

Est-il besoin de signaler la fantaisie qui préside à la narration de ces faits ? Voici comment l'auteur la continue.

« L'ennemi, dans sa marche, cette fois-ci, ne s'éloignait pas du bord de la mer pour être protégé par derrière par ses bateaux. Il y avait entre le Fnideq et le camp des Musulmans environ 1 h. 1/2 de distance. L'entourage de Moulay 'Abbâs lui conseillait de reculer encore, car la proximité de l'ennemi rendait sa situation critique. Moulay 'Abbâs recula avec son armée jusqu'à l'endroit dit *Mejaz El-Haçâ*. L'ardeur de l'ennemi s'accrut, devant le peu de science des Musulmans dans la stratégie et leur manque de décision dans le combat. Le chef des troupes espagnoles était *Aradnil* (O'Donnell) et son lieutenant s'appelait *Prim*. Les Musulmans se mirent à repousser l'ennemi et à le combattre de la façon décrite déjà. Ils se précipitaient sur lui, pendant qu'il était au Fnideq, le harcelaient du matin au soir.

« Sur ces entrefaites, un groupe de Tétouanais arriva auprès

1. Nous pensons qu'il s'agit de la position de las Lagunas, bien que le nom de Fondaq s'applique aussi chez les gens du pays aux ruines de los Castillejos. Mais il nous semble que ce qui se rapporte à celle-ci dans le récit d'Es-Selâoui précède le soi-disant *embarquement* des Espagnols ; cependant ce n'est pas absolument certain. Il est malaisé de faire fond sur le récit d'Es-Selâoui, si plein d'inexactitudes, si peu soucieux de la précision.

du Sultan à Mékinès, lui exposa dans quelle situation critique se trouvaient ses troupes du fait de la guerre et les craintes qu'ils avaient des dommages que l'ennemi pouvait faire à leurs biens et à leurs familles, car ils connaissaient sa force ¹.

« Le Sultan leur promit de les aider, de les protéger contre les ennemis, leur disant qu'ils ne manqueraient ni de secours, ni de munitions, de sorte qu'ils n'auraient pas à souffrir, ni eux ni les autres, de la présence de l'ennemi. Ensuite l'ennemi décampa du Fnideq, au bout d'environ 10 jours, et se dirigea vers Tétouan ². »

Soulignerons-nous encore cette assertion de l'auteur? L'armée espagnole, d'après lui, resta 10 jours campée au Fnideq, alors qu'elle y demeura juste une nuit, et que même, de Castillejos à l'Oued Smir, elle mit seulement 7 jours. Mais la suite n'est pas moins édifiante.

« Auparavant on ne savait pas quel était l'objectif de l'ennemi; mais lorsqu'il décampa du Fnideq on comprit qu'il se dirigeait vers Tétouan. Il s'arrêta à l'endroit appelé *El-Nikron* ³, y resta environ 8 jours à combattre comme il est dit plus haut. Toutefois les Espagnols recevaient à chaque instant des renforts par terre et par mer. Il leur arrivait de Ceuta, ou d'ailleurs, tout ce dont ils avaient besoin en fait de vivres, paille, riz, orge, biscuit et autres choses, à tel point que lorsqu'ils décampaient, ils abandonnaient des restes considérables dont vivaient les affamés parmi les gens de cette région. C'était là une ruse préméditée par laquelle l'ennemi voulait faire montre de sa force et de son bien-être ⁴. »

Suit un exposé plus exact de la situation critique de l'armée espagnole à l'Oued Smir.

1. *Istiçâ*, IV, p. 214-215.

2. *Istiçâ*, IV, p. 217.

3. Monte Negron.

4. *Istiçâ*, IV, p. 215.

« Lorsque les Espagnols arrivèrent à l'Oued Smir, le vent d'Est se leva, la mer s'agita, de sorte que les vaisseaux ne purent rester auprès du rivage et le ravitaillement par mer fut interrompu. L'eau de la mer pénétra dans l'Oued Nikron, derrière l'armée; elle inonda la plaine et coupa les communications avec Ceuta. L'eau affluait également dans l'Oued Smir par-devant l'ennemi et l'emprisonnait, lui coupant toute communication. Et les Espagnols demeurèrent donc entourés par les deux rivières et la mer à gauche; tout ravitaillement fut supprimé, de sorte que, a raconté un des soldats, après ce jour, la galette se vendait un peseta au commencement du jour et cinq pesetas à la fin, et encore n'en trouvait-on plus à ce même prix. Les Espagnols étaient assurés de périr s'il s'était trouvé des ennemis pour profiter de l'occasion favorable. Mais où se trouvait la main courageuse¹ ? »

« Les Espagnols restèrent dans cette position critique 2 ou 3 jours; puis la mer se calma, les deux cours d'eau désemplirent, et ils purent se ravitailler. Lorsque les Musulmans virent que l'ennemi était arrivé à cet endroit, ils rétrogradèrent et s'arrêtèrent au village des *Qallâlin* à une demi-heure environ de Tétouan. Les Espagnols franchirent la rivière à la fin de la nuit et se trouvèrent le matin suivant à l'endroit appelé *El-Mediq*²... Le matin de son arrivée à *El-Mediq*, l'ennemi se sépara du bord de la mer et se dirigea sur Tétouan. Il arriva à *Bin El-Djebelin*. Or il y avait, près de *El-Mediq*, dans un endroit qui se trouve entre deux hauteurs du côté de Tétouan et qui s'appelle comme *Foum El-Allig*³, des tentes de gens de Fès et d'ailleurs. L'ennemi se dirigea dans leur direction, les surprit,

1. *Istiqâd*, IV, p. 215.

2. *Id.*, IV, p. 215-216.

3. Plus exactement *Deqom El-Allig*. L'auteur arabe a remplacé l'expression vulgaire *Deqom* (bouche) par celle de *Foum*, inusitée dans le pays en tout état de cause.

tomba sur eux à l'improviste et les bombardait au son des tambours. Une partie d'entre eux, surprise, décampa en emportant ses bagages. Lorsque l'ennemi arriva à cet endroit, une grande inquiétude s'empara des Tétouanais. Les gens commençaient à faire leurs préparatifs de combat et les Musulmans s'excitaient mutuellement à la guerre. C'était un jour de pluie intense. Un combat acharné eut lieu, auquel prit part *Abou Riala* ; il eut deux chevaux tués sous lui. *Moulay 'Abbàs* lui envoya son propre cheval. Il s'intéressait à lui et envoyait les tambours battre devant ses tentes. Il reçut ce jour-là une blessure légère. Il périt ce jour-là un grand nombre de Musulmans et de Chrétiens. Il y eut parmi les Tétouanais 500 morts. *L'ennemi eut le dessus ce jour-là.* Le lendemain, l'ennemi décampa de Foug El-Allig et se dirigea vers le port. Il s'arrêta pour assurer son ravitaillement par mer. Il s'établit au fort du Martine et dans ses dépendances, telles que le *Dar Martine*, qui servait de douane. Dès qu'il y fut arrivé, il le fortifia avec des parapets de sable et des canons, etc. ; il y construisit des baraques et des magasins en planches ; il y fut alors en sécurité. Les bateaux lui apportaient par mer, vivres, munitions, soldats et tout ce dont il avait besoin. L'ennemi se reposa pendant 13 jours, sans avoir à livrer un seul combat pendant cette période¹. »

Les noms arabes que cite Es-Selâouï dans cette partie de son récit sont faciles à identifier. *Bin Djebelin*, c'est le col qui sépare la montagne du cap Negro de l'Anjera ; *Foug El-Allig*, c'est un des ravins de celui-ci, en allant sur la tour de Céfou, où s'étaient, comme nous l'avons dit, établis les Marocains et dont O'Donnell les délogea, lorsqu'il eut franchi le col.

Pour ce qui est de l'*Abou Riala* dont il est question dans le passage cité, c'était un des plus fameux guerriers

1. *Istiqâ*, IV, p. 215-216.

du côté des Musulmans. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Quant aux ouvrages qu'avaient fait les Marocains au Martine en vue de s'opposer (ce à quoi ils renoncèrent, on l'a vu) au débarquement des troupes en cet endroit, nous avons déjà eu l'occasion de signaler l'un d'eux, le seul qui vaille la peine que l'on en parle, d'ailleurs ; c'était une batterie rasante, construite dans les dunes au moyen de quelques terrassements. Elle était disposée pour recevoir six pièces ; mais, peut-être, n'avait-on pas eu le temps de l'armer complètement. L'opinion générale fut, parmi les Espagnols, que les Marocains seuls n'avaient pu construire cet ouvrage et qu'ils avaient été aidés ou guidés par des Européens.

La tour, elle, était armée de sept canons d'un très gros calibre, montés à découvert sur la plate-forme qui couronne l'édifice. Ces pièces n'avaient même pas été déchargées, « tellement l'ennemi avait compris qu'il pouvait lui arriver de ne pas rejoindre son camp, si la défense qu'il entreprenait ne réussissait pas.

« Ce ne doit être qu'au dernier moment que les Maures ont pris la résolution d'abandonner ce point, dit Yriarte, car on voit sur la plage, autour du fort, toutes les traces d'un long séjour d'une garnison : on remarque partout les restes des foyers, les traces des tentes, des barriques éventrées, des animaux morts. Tout près du fort s'élève un petit bâtiment carré qui servait de poudrière et de magasin pour les munitions. Il est bien approvisionné et a dû être ravitaillé depuis les deux dernières expéditions entreprises contre le fort » (celles de l'amiral Romain Desfossés et celle de la flotte espagnole¹).

1. Yriarte, *op. cit.*, p. 91-92.
